

Histoire d’un dictionnaire latin

Jeanne Malassez

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

HISTOIRE D'UN DICTIONNAIRE LATIN

Ce fut le 2 octobre, le lendemain de la rentrée des classes, que je fis mon apparition dans les brillants magasins de M. Valleuse, le libraire classique de la rue des Facultés, à Paris, Quelle agitation y régnait ! On aurait dit une gare de chemin de fer (dont les voyageurs eussent tous été des livres) ; train d'arrivée et train de départ s'y succédaient sans interruption.

On m'exposa dans une vitrine, comme un appât pour les gourmands… de latin, après m'a voir ceint d'une belle écharpe blanche où ces mots magiques :

VIENT DE PARAÎTRE

s'étalaient en gros caractères.

Mon premier soin fut d'examiner mes voisins : tous coquets, pomponnés, illustrés comme des livres d'étrennes, ces bouquins classiques-là ; … les uns revêtus d'un bleu tendre, les autres d'un vert-amande ou d'un gris-argent, en un mot, tout à fait Jeune France ; tandis que moi…

Ah ! permettez, chers lecteurs, que je me présente à vous, tel que j'étais au temps de ma florissante jeunesse.

Dictionnaire latin-français, pour vous servir ; Quicherat revu par Merlin. Au moral, l'âme d'un Romain (d'un Romain qui aurait vaincu le monde) ; au physique, habillé d'une toge… non, c'est d'une toile que je veux dire, grise de la tête aux pieds ; un vrai Cincinnatus pour la simplicité… Seul, comme la bande de pourpre des consuls, l'écriteau rouge où se marquait mon titre, sur mon dos, me donnait l'air militaire, et la correction même de ma tenue faisait valoir mon embonpoint.

S'il y avait, pour les livres, quelque chose d'analogue à la Société des 100 kilos pour les hommes, j'aurais dû avoir un prix, tout au moins un accessit. J'avais un peu l'air d'un gros colonel, bien sanglé dans son uniforme, et colonel certes j'étais ; ne devais-je pas bientôt commander la manœuvre… des versions latines ? D'ailleurs, j'étais aussi fier de mon bagage de linguistique que l'est un colonel de ses campagnes et de ses décorations.

Jamais amour-propre ne fut mieux chevillé dans un cœur que le mien n'était fixé dans mes pages. Vous allez pouvoir juger de ma modestie :

« En tant que dictionnaire, me disais-je, je suis un livre d'ordre supérieur ; les dictionnaires ont la science infuse. On lit les autres livres ; on les critique, fussent-ils Horace ou Virgile ; nous, dictionnaires, on nous consulte, on s'incline devant nos décisions ; nous jugeons, nous condamnons sans appel : nous sommes infaillibles ! »

Pardon de m'appesantir ainsi sur mon état d'âme d'alors ; vous comprendrez mieux ainsi de quelle influence il fut sur ma vie, sur mes malheurs.

Le principal employé de la maison, M. Beauchard, quand il me reçut de chez le relieur, moi, premier-né de la première édition, parut charmé de ma tenue. Pourtant, sans égards pour la supériorité dont je viens de me vanter, il ne me mit pas à part comme un livre d'élite (première déception pour moi !) et me plaça tout simplement au milieu d'autres livres… J'avais pour voisins immédiats un exemplaire des fables de La Fontaine, annotées par Vertugeot, à l'usage de la sixième, et un exemplaire des fables de Phèdre, prescrites pour la cinquième.

Entre livres bien élevés, on se salue ; mes voisins agitèrent poliment leurs pages à mon arrivée, et se rangèrent pour me faire place.

« Cher ami, dis-je au volume de Phèdre, je te salue ; tu portes la sagesse des temps sous les grâces de la fable : tu es un vrai Latin ! »

Puis me tournant vers La Fontaine :

« Quant à vous, monsieur, permettez-moi de vous féliciter qu'Ésope et Phèdre, voire le bon Horace, aient vécu avant vous ; votre réputation y a fort gagné ; vous n'êtes qu'un plagiaire ! »

Le bonhomme La Fontaine allait sans doute répondre, M. Beauchard l'en empêcha ; un client le demandait ; il partit, laissant mon insolence impunie.

Non loin de moi, un livre d'Ésope riait à se tordre (si les livres pouvaient se tordre).

« Qu'avez-vous, lui dis-je, à rire ainsi ?

— J'ai, me répondit-il, que plagiaires nous serions tous, à votre compte. La Fontaine le serait de Phèdre, et Phèdre de moi ; moi-même, Ésope, ne le serais-je pas de Pilpaï, le fabuliste indien ? Quand tu auras trouvé, ô dictionnaire, ajouta-t-il (en me tutoyant à l'antique), une idée neuve sous le soleil, tu auras beau l'enfermer, elle s'échappera pour faire le tour du monde. »

Et le malin Ésope se mit à rire de nouveau.

Cette raillerie me déplut, venant d'un Grec ; aussi voulus-je lui river son clou.

« Monsieur, lui dis-je froidement, convenez qu'il est un point sur lequel nous autres Latins ne vous avons point copiés, ni vous ni personne ; notre noble langue latine n'a pas d'articles ; la vôtre en a, tout comme une vulgaire langue vivante, vous ne pouvez le nier.

— Les articles, reprit-il, donnent de la clarté à la langue ; ce n'est pas par là que vous brillez, vous autres Latins, et… »

Àce moment, on vint aussi chercher dans la vitrine mon Ésope, ce qui lui coupa la parole.

« Aoh ! monsieur le Grec, il avoir raison, appuya un dictionnaire anglais à qui nul ne parlait ; nous aussi avoir des articles ; ceci n'a pas empêché nous de conquérir une aussi grande empire que vos Romains d'autrefois, monsieur latiniste…

— Qui faites tant de cas de votre langue, ajouta, par un calembour déplorable, une grammaire française, vexée peut-être d'être privée de cas, elle.

— Et, reprit le dictionnaire anglais, pas joli, ça, pour un « gentleman », s'être fait l'accusateur des autres !

— Dites plutôt l'accusatif, » reprit la grammaire pince-sans-rire.

Et sur ce mot peu spirituel, tous les livres modernes de s'esclaffer.

« Je méprise vos quolibets, m'écriai-je ; entre vous et moi point d'entente possible ! »

Et je me renfermai dans un silence méprisant, tandis que les chuchotements railleurs continuaient à mon adresse.

Mon attention venait d'ailleurs d'être attirée d'un autre côté. Parmi les nombreux acheteurs du magasin, je remarquai en cet instant un monsieur et son fils : le père, d'âge moyen, aspect distingué, une mince bande de ruban pourpre à la boutonnière ; le fils, onze à douze ans, gamin à l'air franc, ouvert, un peu mou peut-être, mais si gentil !

Père et fils, M. d'Avor et Paul d'Avor, étaient en quête d'un dictionnaire latin-français.

M. Beauchard, qui, dans la maison, s'occupait de la vente des ouvrages de classe, fit mon éloge.

« Pour le moment, c'est le meilleur, le plus nouveau aussi : Il vient de paraître, dit-il.

— Encore un Quicherat, comme dans mon temps, fit le papa ; rien de nouveau sous le soleil !

(À part moi, je me dis : « Il pense comme le livre d'Ésope. »)

— Pardon, dit M. Beauchard, Quicherat s'est transformé, amélioré, grâce aux excellentes modifications de M. Merlin, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au grand lycée Colbert.

— C'est mon lycée, s'écria gaiement le petit Paul.

— Un lycée de progrès, remarqua M. Beauchard.

— De progrès, Paul, tu entends, insista le père ; de progrès ; en fais-tu, toi ?

— Je voulais dire, reprit M. Beauchard, conciliant, un lycée de réformes ; tous les essais y sont introduits avant de l'être dans les autres établissements d'enseignement secondaire. Mais, pour revenir au « Quicherat revu par Merlin », il est en tout conforme au programme de 189… Pas d'essai dangereux à craindre, quoiqu'il soit tout nouveau.

— Alors, je peux l'acheter sans être accusé d'hérésie. Il te nourrira, Paul, de « la moelle des auteurs latins, » ajouta le papa avec une emphase souriante.

Pendant que ces messieurs causaient, le petit garçon s'était approché du comptoir où M. Beauchard m'avait déposé ; il me contempla d'abord plein de respect, puis me feuilleta avec une sorte de vénération curieuse. On sentait que, pour lui, avoir un grand dictionnaire au lieu du modeste lexique dont il s'était servi en sixième, était un acte mémorable dans sa vie d'écolier ; sans doute il honorait en moi la langue sacrée, langue d'Église, langue de Droit, hier encore langue universelle des savants !

« Si ce volume ne vous plaît pas, dit M. Beauchard en s'approchant de l'enfant, j'aurai d'autres exemplaires ce soir ; celui-ci est

le premier qu'on m'ait apporté… Je m'aperçois qu'il a une légère éraflure.

— Oh ! si, il me plaît, fit le petit garçon ; je le trouve tout à fait gentil !

— C'est vrai qu'il a bonne tournure ; c'est pourquoi je l'ai mis tout de suite à l'étalage, sans attendre ses compagnons ; il me plaisait comme à vous. C'est singulier, ajouta-t-il, sur cinquante exemplaires d'un même ouvrage, pas un n'est semblable à l'autre ; chacun a sa physionomic particulière.

« Avez-vous besoin d'autres livres ? demanda-t-il à son petit client.

— Bien sûr, s'écria l'écolier, en tirant sa liste de sa poche :

« De Viris illustribus ;

« Selectæ ;

« Histoire de la Grèce ;

« Tragédie d'Esther, etc., etc. »

Et, tout occupé du choix de ses autres livres, Paul me laisse seul sur le comptoir et s'éloigne de quelques pas, avec son père et M. Beauchard.

« Que voulez-vous, monsieur ? dit un autre employé de la maison à quelqu'un qui entrait.

— Un dictionnaire latin-français, » répondit d'une voix sourde, quoique enfantine, le nouvel arrivant.

Le timbre de cette voix me frappa ; ce qu'il y avait en elle de faux, de malsonnant, était indicible. Je regardai alors le plumage de l'oiseau dont j'avais entendu le ramage ; oui, l'un valait bien l'autre : un brun de forte taille, douze ans au moins ; front bas et fuyant, les yeux errants et inquiets, quelque chose de sournois dans la bouche.

« Voici un excellent dictionnaire, lui dit l'employé en me prenant sur la table où m'avait oublié Paul : « Quicherat revu par Merlin » ; il vient de paraître.

— Je le prends alors, dit le jeune garçon ; mais je n'ai pas d'argent sur moi ; voulez-vous l'envoyer chez mon oncle ? Je vais vous donner son adresse, »

Cette phrase, prononcée à voix haute, fit retourner mon Paul ; il me vit entre les mains d'un autre : un regret le saisit.

« Je viens de le choisir, ce dictionnaire-là, » s'écria-t-il.

Cher petit Paul ! je l'aurais embrassé.

« C'est différent, reprit brusquement le nouveau venu ; on m'avait dit qu'il était à vendre. C'est bien ; j'en prendrai un autre.

— Ah ! c'est toi, Philippon, dit Paul, qui reconnut alors, en la personne du jeune garçon, un camarade de classe ; si tu préfères avoir ce dictionnaire-là, je te le laisse très volontiers ; je prendrai un de ses pareils ; tous les dictionnaires se valent !… après tout. »

« Ah ! c'est toi, Philippon ! »

Quelle hérésie vous faisiez là, mon cher Paul ! Tous les dictionnaires se valent !… Autant dire que toutes les intelligences

sont égales !

« Non, merci, » dit sèchement Philippon à l'aimable Paul.

Et il se détourna pour ne pas continuer la conversation, non sans avoir jeté sur mon petit ami un regard où perçait la haine.

Cinq minutes après, le cher petit bonhomme m'emportait triomphant sous son bras ; tout mon cœur s'élançait vers lui ; mais plus je me sentais disposé à l'aimer, plus je redoutais pour lui cet ennemi, à peine entrevu, qui devait le détester… Le détester !… Et pourquoi ? lui si gentil !…

02

La clef du mystère ne devait pas tarder à m'être donnée ; les enfants sont bavards, et mon Paul avait la langue bien pendue. Ce fut toutefois le papa qui entama la conversation en cheminant vers le logis :

« Alors, ce garçon-là, c'est le fameux « Cafardeau » ?

« Alors, ce garçon-là, c'est le fameux Cafardeau ? »

— Oui, papa, Philippon, dit Cafardeau, parce qu'il est cafard !

— Il n'a pas une bonne physionomie, remarqua le père ; est-ce qu'il t'en veut toujours ?

— Mais oui, plus que jamais, et je t'assure, papa, que ce n'est pas ma faute : j'ai tout fait pour nous remettre bien ensemble… Je crois que ce qu'il m'a le moins pardonné, ce n'est pas tant de

l'avoir « rossé » (excusez, chers lecteurs, je rapporte le mot de Paul, si peu académique qu'il soit), ce n'est pas de l'avoir « rossé », mais d'avoir, en le faisant, attiré l'attention des camarades, qui l'ont « conspué »... il fallait voir...

— Il tapait un petit, n'est-ce pas ?

— Oui, papa, au moment du goûter, pour lui prendre sa tablette de chocolat... Quand j'ai vu ça, tu comprends... ça n'a pas été long... je suis tombé dessus !

— C'est bien, mon Paul ; fais-toi toujours le défenseur des faibles, sans être batailleur pour cela... Mais il me semble que Cafardeau est plus fort que toi,... passablement plus grand.....

— C'est vrai ; mais le petit m'a aidé : il a repris courage quand il m'a vu venir à son secours... et à nous deux, nous l'avons bien arrangé, le Cafardeau !

— Le petit devait être content.

— Oh ! oui... Il m'a offert la moitié de son chocolat.

— Tu l'as acceptée ?

— Oh ! papa !... est-ce que les services se payent ?... Oui, mais voilà la fin, le bouquet... Le « pion » avait entendu la querelle, il a demandé ce que c'était ; — moi, je n'ai rien répondu... faut pas moucharder... Mais le petit, lui, il ne sait pas... il a tout conté au maître, et Cafardeau a eu deux heures de consigne pour avoir battu un petit... Puis, ce n'est pas tout, les autres « types » de ma division, externes surveillés, comme moi, étaient arrivés au bruit, Régnier, Planchon, Bocquet, tous...

— Pour te secourir ?

— Oh ! je n'avais pas besoin d'eux, fit Paul fièrement, c'était fini… Non, mais quand ils ont vu comme Cafardeau était lâche, au lieu de le siffler, on l'a applaudi à tout rompre : « Bravo, Cafardeau ! bravo, Cafardeau ! » et depuis on ne l'appelle plus que le chevalier Cafardeau, l'illustrissime Cafardeau ! Il voit bien qu'on se moque de lui, et il m'en veut ; il me pousse du coude quand il me rencontre. L'autre jour il a cherché à me faire tomber… Je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, mais le jour où il m'ennuiera trop… »

« Bravo, Cafardeau ! »

Paul n'acheva pas sa phrase, pourtant je compris à son geste qu'il serait tout prêt à se mesurer de nouveau avec son ennemi.

Bravoure bien inutile : l'élève Cafardeau n'était pas garçon à attaquer en face, loyalement, franchement, ce vaillant petit homme-là !

03

Un jour, Paul rentre très agité du lycée, où il ne m'avait pas emmené :

« Mon vieux « dico », me dit-il, c'est après-demain qu'il faut combattre à nous deux ; le « prof » (Paul aimait les abréviations, décidément) a dit qu'il fallait nous « oindre d'huile » comme les athlètes antiques.

— Épargne ton dictionnaire, Paul, lui dit sa sœur en riant ; pas d'huile, il aura assez de taches d'encre !

— Oh ! les filles !… ça ne comprend pas le langage figuré ! Eh bien ! puisqu'il faut parler au propre…

— Il n'y a jamais de mal, fit Marie-Thérèse, décidément un peu railleuse.

« Puisqu'il faut parler au propre, reprit Paul, après-demain composition en version latine… C'est là qu'on va se distinguer… qu'on voudrait se distinguer, ajouta-t-il plus bas.

Oh ! comme le surlendemain le cœur de Paul battait dans sa poitrine ! Le mien aussi, je vous assure. Le cœur d'un dictionnaire, allez-vous dire, quelle plaisanterie ! Plaisanterie, pas du tout ; nous n'avons pas un cœur physique, espèce de pompe foulante et aspirante, qu'ont les bêtes, mais un cœur moral, comme seuls en possèdent les êtres supérieurs… Dame ! c'est qu'il s'agissait de mes premières armes, à moi, premier-né de Quicherat revu par Merlin ! Il nous allait falloir, Paul et moi, comme un cheval et son cavalier au concours hippique, sauter ensemble des obstacles ; il y en a moins sur une piste que de pièges dans une version. Tel un cavalier tapote familièrement son coursier de haute lignée avant d'entrer en lice, tel Paul caressait le fin tissu satiné de mes pages et humait la bonne odeur d'imprimerie fraîche qui s'en exhalait, parfum de jeunesse sitôt évanoui !

Ce matin-là, prêt plus tôt que de coutume, il revoyait sa grammaire, ses cahiers de notes :

« Oh ! je voudrais tant avoir une bonne place ! » disait-il.

Ajoutons qu'un modeste petit appareil à photographie attendait tout prêt, sur la cheminée de son papa, une place de premier, encore à venir, hélas !

Paul n'était pas le seul à s'agiter, d'ailleurs ; une sorte de fièvre régnait, ce matin-là, dans la classe de la cinquième division ; le professeur, M. Ledocte, contre son habitude, n'avait pas encore paru. Puisqu'on ne devait ni réciter de leçons ni examiner de devoirs, il attendait que la cloche sonnât huit heures et demie pour faire son entrée.

Alors on causait… bien entendu, de la future composition. Un petit groupe surtout semblait énervé ; je sus plus tard que c'était le bataillon des dix premiers : entre eux allait se concentrer la lutte.

Les dix autres étaient assez animés encore ; quant aux derniers… l'un bâillait, l'autre attrapait une pauvre mouche que les premiers froids avaient à demi engourdie ; un troisième épluchait à la sourdine des marrons tout chauds qu'il venait d'acheter… Pour la queue de classe, en effet, point d'espoir ni de crainte : les compositions se suivent et se ressemblent toutes ; tandis que les bons élèves en attendent la gloire ou la défaite. Dans quelle série ranger Paul, à la tête, à la queue ? me direz-vous. C'est difficile à préciser ; en réalité, ni à un bout ni à l'autre, en ce moment du moins. L'esprit ouvert, intelligent, mais un peu mou, très gâté, Paul ne s'était jamais élevé encore aux premières places en version. À qui la faute ? à ce qu'entre lui et le lexique dont il s'était servi jusque-là, il n'y avait pas eu l'entente qui fait que le livre montre à l'élève juste le mot qu'il faut, dans la juste place ; aussi sentais-je l'importance décisive de mon rôle ce jour-là… Les élèves causaient.

« Tu sais, disait Régnier, un malin, on nous donnera du Tite-Live.

— C'est trop difficile, faisait un autre.

— Non, plutôt du Selectæ.

— J'ai des « tuyaux », moi, fit un vétéran, assez fier de son expérience, due pourtant à son ignorance (il avait échoué dans l'examen de passage de la cinquième à la quatrième) ; on nous donnera du Cornélius ; il y a quatre ans qu'on n'en a donné à pareille fête ; tous les quatre ans, ça se répète.

— Comme les années bissextiles, fit en riant un camarade ; si ce sont là tes « tuyaux », merci !

— Chut, messieurs ! » fit un appariteur.

Le professeur entrait, accompagné cette fois, vu la solennité d'une première composition, de M. le proviseur du grand lycée Colbert. Tout le monde se lève, et on n'entend plus, dans le silence subit, que le bourdonnement de la pauvre mouche capturée tout à l'heure, que vient de lâcher son petit bourreau. M. le proviseur harangue les élèves :

« Jeunes gens, leur dit-il, cette première épreuve que vous allez subir est d'une importance exceptionnelle pour l'année scolaire qui commence…

— Tout est toujours avec lui d'une importance exceptionnelle, » chuchote à voix basse le dernier de la classe à son voisin l'avant-dernier.

M. le proviseur a soupçonné, sinon entendu le commentaire ; il roule des yeux sévères vers le fond de la classe et continue :

« Inaugurez dès aujourd'hui une sage méthode ; tout en luttant avec ardeur, gardez votre sang-froid, consultez longuement

vos dictionnaires… Si vous savez les interroger, toujours ils sauront vous répondre ; ils ont, vous le savez, jeunes gens, la science infuse, la science du beau temps de la latinité. Allez donc, et bon courage ! »

Ce que je me rengorgeai à ce compliment si galamment tourné sur les dictionnaires ! Il traduisait si bien ma pensée !

M. le proviseur sort ; tout le monde se lève de nouveau, puis se rassied. L'élève attrapeur de mouches en profite pour ressaisir sa victime, avec laquelle il jouera tout le temps de la composition.

Le maître fit faire silence et commença dicter. C'était un grand brun, à l'air froid ; très myope, à en juger par les lunettes qui ombrageaient son visage encore jeune. Sa physionomie intelligente et distinguée me plaisait ; je sentis que, si on lui jouait des tours, je n'en serais pas… (Ah ! c'est que, vous savez, dans une classe, quand les dictionnaires se mêlent de faire du « boucan », pas moyen de venir à bout des élèves.) Ce professeur, M. Ledocte, n'était-il pas à mes yeux le latin fait homme ? N'était-ce pas de sa part un acte d'ineffable bonté (trop peu comprise des potaches) de consentir à distiller sur leurs lèvres le miel des auteurs latins, butiné par lui ?

En une voix grave et pourtant nuancée d'un arrière-goût de sonorité italienne, il dicta la composition en version latine, où, s'il m'en souvient bien, les civilisations comparées de Lycurgue et de Solon tendaient, à l'envi l'une de l'autre, des pièges grammaticaux aux petits Parisiens !

Les trois quarts des bonshommes ne comprenaient rien à la version, ça se voyait à leurs têtes ; et si le professeur n'avait dicté les points et les virgules, quelle confusion c'eût été ! Quelle salade

de propositions, assaisonnée de déclinaisons mal dirigées et de conjugaisons tournées à l'aigre !... Du premier coup, je vis que Paul orthographiait mal le latin ; il écrivait, ô honte ! Grecia au lieu de Græcia !!!

Moi, j'admets qu'en français on fasse des fautes ; d'abord on est en famille, pas besoin de se gêner ; puis les grammairiens ne sont pas tous du même avis, l'Académie encore bien moins ; d'ailleurs, la langue française est une langue vivante, on la dit malade (d'une indigestion de participes peut-être). Pour la guérir, chacun veut lui appliquer, en guise de sinapisme, une réforme, d'où il s'ensuit qu'on peut bien prétendre qu'une dictée française bourrée de fautes n'est, de la part d'un lycéen, qu'un essai loyal de réforme personnelle.

Dans cette langue-là, amis potaches, faites des fautes, si vous voulez ; mais n'allez pas, petits bonshommes de cinquième, me changer la sainte tradition latine !... Bon ! voilà que Paul met des accents sur les E latins ! Mais, mon ami, on ne met du sel qu'aux ragoûts qui en manquent ; on ne met d'accents qu'aux langues fades et insipides (n'en déplaise à ces dames les langues vivantes). C'est comme pour la langue grecque : on ne lui met d'esprits que parce que... Mais vous me comprenez... Oh ! tiens, l'ami Paul ! Qu'est-ce que je vois ? Des contresens à pleins paniers ! Croiriez-vous qu'il me fait périr deux fois de suite Solon dans la même version, et qu'ensuite il l'envoie (ressuscité sans doute) prendre avec Lycurgue un bain dans la mer Égée, ce dont l'histoire ne parle pas... Alors, tout doucement, dans ma langue de dictionnaire, qui consiste en un léger tressaillement des pages, je dis à Paul :

« Veux-tu que je t'aide ?

— « Oh ! oui, fait son regard en détresse.

— Alors à nous deux, marchons ! »

Et je l'aidai…

C'est si facile à un dictionnaire de mettre sous les yeux du potache aux abois le mot juste ou la petite phrase (cicéronienne s'il se peut) qui doit le tirer d'affaire !

Donc, à nous deux, nous analysâmes si patiemment la version, que non seulement les deux civilisations spartiate et athénienne furent tirées au clair, mais que nous avons débrouillé cet aimable composé de propositions complétives, infinitives, relatives, exclamatives, plus ou moins rétives, mais jamais hélas ! facultatives, pour arriver à une traduction définitive ; et si Paul n'eût été « inconséquent » à propos d'une proposition de « conséquence », je crois que sa composition eût été la meilleure !

« Ouf ! j'ai fini, dit-il au moment où M. Ledocte prononçait lentement ces mots : « Messieurs, encore cinq minutes, et il faudra me remettre vos copies. » Des « Oh ! oh ! Déjà ? l'horloge avance ! » se firent entendre sur les bancs, et de tous côtés on vit marcher fiévreusement les plumes attardées.

Quand Paul remit sa copie à M. Ledocte, son œil brillait, un sourire errait sur ses lèvres.

« Je vois que la version a bien marché, mon enfant, dit le maître avec bonté, lui que j'avais jugé froid au premier abord !… Oh ! mais c'est qu'aussi vous avez le nouveau dictionnaire "Quicherat revu par Merlin". On en dit des merveilles. »

Encore un compliment à mon adresse ! Vraiment, ces messieurs de l'Université étaient tous charmants !

Nous fûmes troisième avec la note 16 ; un joli résultat, si l'on songe que mon bonhomme ne s'était jusque-là jamais élevé au-dessus du douzième rang. Paul, en bon garçon, m'en attribua tout le mérite, et me tapota familièrement en disant :

« Mon cher savant "dico", que je t'aime ! »

M. d'Avor complimenta son fils, et lui donna trois belles pièces de dix sous pour sa place de troisième ; ce qui ne veut pas dire qu'il en aurait eu quatre s'il avait été quatrième ; mais l'appareil de photographie resta encore intact sur la cheminée, attendant la place de premier !

Paul, très franc, dit à son père :

« Oh ! papa, c'est à cause de mon nouveau dictionnaire que j'ai réussi… Il a tant de citations d'auteurs ; M. Ledocte l'a bien dit : « Avec lui on doit faire merveille ! »

Et moi, je vous promets que Paul ne sera jamais un ingrat ; sa belle âme d'enfant le suivra quand il sera homme.

04

Mon petit Paul m'aimait tant, m'était si reconnaissant de ses succès, que, malgré mon poids, il m'emmenait partout ; c'est ainsi que, sans quitter le lycée, il me fut donné d'assister à la classe d'allemand pratique de M. Kinderlehrer, professeur très renommé pour la nouveauté hardie de son enseignement. La classe d'al-

lemand pratique n'excluait pas celle d'allemand classique ; c'était une innovation tentée au grand lycée Colbert, qui, en sa qualité de lycée de progrès, les accueillait volontiers le plus souvent.

Les élèves arrivèrent à la classe d'allemand à la suite d'un autre cours, un peu avant le professeur. À leur entrée, ils se précipitèrent tous vers un grand tableau, colorié de tons vifs, à la façon des images d'Épinal (ce tableau venait de la Suisse, patrie de M. Kinderlehrer).

« C'est le restaurant, c'est le restaurant ! s'écrièrent-ils,

— Ça sera drôle.

— Oh ! moi, si je suis consommateur, fit l'un d'eux, j'en vais faire un menu !

— Et moi, si je suis cuisinier, je fais brûler la sauce ! »

Je ne comprenais rien du tout à leur verbiage, jusqu'à ce que, l'un d'eux s'étant un peu écarté du tableau, il me fut donné d'y voir, assez grossièrement peinte, l'entrée d'un restaurant, à la devanture duquel s'étalaient des mets de toute sorte : jambon aux épinards, œufs sur le plat, morue aux pommes de terre, poulet rôti, pâté de foie gras, etc. En avant du tableau, mais pas peintes cette fois, quelques petites tables recouvertes de nappes blanches et des chaises ; oui, c'était bien l'image d'un restaurant ; mais que voulaient dire ces mots : consommateur, cuisinier ?

Au moment ou je ruminais en moi-même une explication plausible, le maître entra, un sac à la main, semblable à ceux d'où l'on tire les numéros pour le « loto » ; des applaudissements, chose rare et peu de mise dans un lycée, l'accueillirent.

« Allons, Messieurs, dout est brêt, fenez tous, fit-il avec un accent allemand très prononcé, qui différait de l'accent élégant des professeurs d'allemand classique. Allons, direz un numéro. »

Àtour de rôle, les enfants plongèrent la main…

Les uns après les autres, les enfants vinrent plonger leur main dans le sac (dans une classe latine on eût dit « l'urne ») et en tirèrent un numéro. Ensuite le professeur, en allemand alors (et il ne devait plus cesser de parler allemand pendant toute la classe) dit :

« Numéro 1, vous êtes le maître du restaurant ; numéro 2, numéro 3, numéro 4, vous serez les garçons ; numéro 5, le cuisinier ; tous les autres seront consommateurs ; messieurs, à vos places ! »

Aussitôt, avec entrain, chacun se rendit à son poste : le maître du restaurant près de son comptoir, les garçons près des tables, attendant les consommateurs. Ceux-ci vinrent à leur tour, les uns après les autres ; alors s'entamèrent en allemand des dialogues comme ceux-ci :

« Garçon ! de la morue sauce béchamel ! — Toute vendue, monsieur ; si monsieur veut des limandes ?… — Non ; c'est trop plat ; donnez-moi une matelote d'anguille. » Ou bien : « Cette omelette est brûlée, qu'on m'appelle le cuisinier ! » Le cuisinier arrivait : « Chef, votre omelette est brûlée. — Mais non, monsieur, elle est au caramel, un mets de mon invention ! » Un autre client se présentait, il ne buvait que de l'eau, mais de la bonne eau ; on lui en donnait. « Garçon ! elle est bourrée de microbes, votre eau. — Monsieur veut-il de l'eau minérale ? On vient justement d'en fabriquer. — D'en fabriquer ?… est-ce que ça se fa-

brique, l'eau minérale ? Vous êtes tous des empoisonneurs ! J'irai me plaindre à l'Académie de médecine !… » Un autre arrivait, demandait la carte : « Voici, monsieur. — Comment ! vous n'avez pas de cuissot de baleine ? » Vous allez peut-être croire que le garçon restait court ; pas du tout. « Monsieur, répondait-il, la baleine est en train de mariner ! — Où donc ? — Dans la mer du Nord ! » Et là-dessus, non pas éclats de rire bruyants, mais rires discrets, autorisés par le professeur, ce qui stimulait l'entrain ; le professeur lui-même circulait dans le restaurant, fournissant un mot par-ci, redressant une construction par-là, aidant à composer les menus, donnant une bonne idée aux esprits paresseux… Il les forçait à payer, à se faire rendre la monnaie, tout comme en Allemagne… Après le restaurant, ce fut l'hôtel. On débattit le prix des chambres, et quand chacun eut retenu la sienne et fixé le temps de son séjour à l'hôtel : « Bonsoir, messieurs, dit en allemand le professeur, le temps de la leçon est écoulé ! » Il y eut des « déjà ? » des « vraiment ? » qui durent lui aller au cœur. Il reprit alors, dans son médiocre français, dont il ne s'était pas servi un seul instant pendant la leçon :

« Si fous allez un chour en Allemagne, fous pénirez le bère Kinderlehrer. La brochaine fois, nous ferons l'habillement : fous achèterez des pas, des souliers, des hapits, etc. »

J'avais assisté stupéfait à cette étrange leçon ; ainsi le but suprême de ce professeur-là, c'était de mettre ses élèves en état de voyager en Allemagne, comprenant les Allemands et se faisant comprendre d'eux !… Si c'est ça de la linguistique, par exemple ! Comme si, à des lycéens nourris de Cicéron et de Sénèque, les vulgaires alouettes de la vie réelle ne devraient pas tomber toutes rôties dans la bouche !… Comme si Gœthe et Schiller ne de-

vraient pas être le pain quotidien de leur esprit en allemand ! Peu importe celui du corps !… On n'a pas besoin de manger pour être gros… J'en suis la preuve !

Ô Cicéron, ô Virgile, ô Sénèque ! Voilez-vous la face ; dans ces mêmes salles où vos ombres daignent paraître, on enseigne à nommer le sucre et la moutarde !

05

Un autre jour, j'accompagnai Paul à la leçon de dessin. (Vous allez dire : ce dictionnaire-là se fourre partout.) Voici la chose : des idées nouvelles avaient cours dans l'enseignement du dessin, et, comme toujours, le lycée Colbert prit l'initiative des innovations ; il était du dernier… bat… (mais chut, ne parlons pas argot). Autrefois on faisait dessiner d'abord des yeux de face et de profil, puis des nez, aussi de face et de profil ; puis des bouches, puis des oreilles, puis enfin la tête d'après la bosse… Ceux qui avaient « celle » du dessin arrivaient à bien par ce chemin classique ; les autres… restaient en route.

Ce système avait du moins l'avantage de mettre de beaux types sous les yeux des enfants : des Apollon, des Diane, des Niobé, des Faunes et des Sylvains… Ça complétait l'enseignement classique !

Tout était changé cette année-là, au grand lycée Colbert ; mais j'ai su depuis que la tentative avait échoué. Au lieu de Diane et de Niobé, on commençait par dessiner des pots, par dessiner des cruches, des parapluies ou des pupitres. Un jour, — ô honte pour

moi d'être confondu avec de si vulgaires objets ! — le maître avait dit à ses élèves :

« Que quelques-uns d'entre vous m'apportent leurs dictionnaires ; je veux que vous dessiniez des livres. Tenez, vous, d'Avor, vous, Régnier, vous, Philippon (Philippon, c'était Cafardeau, si l'on s'en souvient) ; je prendrai celui de vos livres qui me paraîtra le mieux tourné, » ajouta le maître.

C'est ce qui m'a fait assister à la leçon de dessin. Au jour dit, les trois élèves apportèrent les trois dictionnaires convoqués…

« Voyons, dit le maître, de ces trois savants livres, quel est le plus joli ? »

« De ces trois savants livres, quel est le plus joli ? »

Et il mit son lorgnon.

Un même frémissement nous agitait tous trois : « le jugement de Pâris, » songez un peu ! À qui serait la pomme d'or ?

C'est à moi qu'échut l'honneur d'être portraituré, j'étais la Vénus des dictionnaires ! Quel soupir de soulagement souleva mes feuilles ! Quel soupir découragé agita celles de mes rivaux ! C'est qu'on a beau être des savants, des oracles, on tient un peu à l'effet qu'on produit dans le monde ; mais, croyezmoi, le jugement était juste, j'étais le plus joli : mes deux compagnons étaient, l'un d'occasion, l'autre relié pour la seconde fois.

Régnier prit gaiement son parti de la disgrâce de son dictionnaire ; quant à Cafardeau, qui avait manqué m'avoir et qui avait fini par prendre un dictionnaire d'occasion, croyant faire une bonne affaire, il était furieux.

Le maître me mit sur une estrade, bien en vue de tous les artistes en herbe ; moi, je faisais la bouche en cœur (au figuré, bien entendu).

« Bouge pas, » m'avait dit mon Paul en me faisant une petite amitié.

Tous les fils à plomb étaient braqués sur moi, car on avait mis mon image au concours ; en une heure, il fallait m'avoir portraituré, ombré…

On taillait fiévreusement les crayons.

On taillait les crayons fiévreusement ; plus d'un fusain s'écrasait, plus d'un papier se froissait ; huit ou dix élèves groupés, les uns plus haut, les autres plus bas, les uns à droite, les autres à gauche, dans la lumière crue de l'atelier, se mirent à me défigurer à qui mieux mieux :

« Oh ! s'écria le maître en passant derrière un de mes artistes en herbe, c'est frappant. »

Moi, j'étais déjà content, je prenais la chose au sérieux !

« C'est frappant de ressemblance, répéta-t-il, on dirait un Bottin des cinquante mille adresses. »

Et c'est qu'il avait raison, hélas ! le maître… Vous savez, un de ces « Bottin » qu'on voit représentés à la devanture de certains marchands de vin.

Un des artistes m'avait fait une épaule plus haute que l'autre, son voisin m'avait planté sur une table, tellement de travers, qu'on m'eût cru prêt à m'écrouler. Ce sont les premiers portraits

qu'on a faits de moi ; je ne sais auquel des deux Salons rivaux ils auront figuré…

Quand les élèves eurent donné leur coup de collier, le maître passa dans les rangs ; il assigna une place à chacun des élèves ; il corrigea ensuite chaque dessin ; la première place, ai-je besoin de le dire ? fut accordée à mon cher Paul, qui avait dessiné avec amour son dictionnaire chéri ; avouons que ce n'était pourtant pas une œuvre de maître !

En même temps que j'assistais à une leçon sous l'œil du professeur, j'assistais, sans qu'il s'en doutât, à une bataille ; et moi, belliqueux comme tout Romain, je m'en réjouissais !

Au fur et à mesure que le professeur avait fini de corriger un élève, celui-ci lançait à son voisin, déjà corrigé, une boulette de mie de pain ; l'autre ripostait, et ainsi de suite… Quand le maître arriva à Cafardeau, on l'entendit s'écrier :

« Très mauvais dessin ! Les lignes ne sont pas d'accord ; l'ombre n'est même pas à sa place ; et ces traits gros et lourds, ce papier sali ! On dirait que vous l'avez fait exprès. Vous serez le dernier, monsieur Philippon, et avec la note zéro. »

Cafardeau fit, avec les épaules, un mouvement de mauvaise humeur ; le maître reprit :

« Si vous le prenez ainsi, deux heures de consigne pour jeudi prochain. »

Cafardeau ne répondit rien ; mais, quand les élèves sortirent de classe, en passant près de Paul, il lui dit à voix basse avec un accent de rancune inimitable :

« Tu me payeras ça, et bientôt ! »

Puis, en passant près de moi qui étais encore sur l'estrade :

« Je te laverai la tête, à toi, sale bouquin ! »

Un petit frisson m'en courut dans le dos : ce n'était pas encore la saison des bains froids.

Le cours de dessin fini, et quatre heures et demie sonnant, on partit.

Le grand lycée Colbert est, comme chacun sait, situé à l'angle de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel ; beaucoup d'enfants, pour rentrer chez

collet à capuchon sur l'épaule, la serviette sous le bras et le sac sur le dos ? Pour les habitants du quartier, cette bande joyeuse, qui s'éparpille au coup de quatre heures, équivaut à une gaie horloge qui sonne en chantant. C'est qu'il faisait beau, ce jour-là ! Comme on courait en s'approchant du bassin ! Justement, il y avait dessus beaucoup de bateaux : un vrai petit port en miniature ! et les mignonnes voiles se gonflaient au vent. Dans le nombre quelques gros bâtiments, aussi ; ceux-là, dont les voiles plus larges offraient plus de résistance à la brise, avaient été par elle poussés dans une même direction. Une rencontre venait de se produire, ils s'étaient enchevêtrés les uns dans les autres et ne pouvaient plus se dégager ; les lycéens, accourus en foule, regardaient tous, mon Paul le premier, captivés par ce spectacle si… maritime !

Brusquement, Cafardeau, m'arrachant du sac de Paul…

Cafardeau vient, à pas de loup, derrière lui ; puis, d'un mouvement brusque, m'arrachant du sac où j'étais logé, entr'ouvert, hélas ! selon l'habitude, il me lance dans le bassin ! Là-dessus, il s'enfuit !... J'allais être noyé, vu mon poids, et mes feuilles, bourrées de citations latines, allaient prendre l'eau comme des éponges vulgaires. Hélas ! le mot natation a beau venir du latin, c'est un art bien ignoré des dictionnaires latins ! Paul poussa un cri :

« Noyé ! s'écrie-t-il, mon beau dictionnaire ! »

Ôprodige ! Lancé par la main vigoureuse du mauvais drôle, je fends l'air, et viens tomber juste sur l'amas de bateaux enchevêtrés dont je viens de parler... Par bonheur, la flotte était composée de vaisseaux de haut bord. Elle oscilla sous mon poids, faillit couler à fond, mais enfin toutes les embarcations se redressèrent et purent supporter la cargaison inopinée que le hasard leur apportait... Plusieurs grands garçons, propriétaires des bateaux, unirent alors leurs efforts, et, avec de longues perches, parvinrent à ramener vers le bord le lourd ensemble que nous faisions ; il était temps : nous embarquions de l'eau. Paul était tout tremblant ; il ne dit rien pendant le sauvetage ; mais ses amis furieux avaient couru après Cafardeau, l'avaient ramené de force sur le théâtre de son méfait et le malmenaient rudement.

« C'est lâche ce que tu as fait là ! — D'Avor est un bon garçon ! — Il ne bat pas les petits pour prendre leur goûter ! — Chevalier Cafardeau ! c'est un trait digne de vous ! — Tu mériterais d'être envoyé à la nage pour chercher le livre ! »

Cafardeau voulait se sauver ; deux solides camarades le maintinrent en place. Paul, pendant ce temps, suivait anxieux la ma-

nœuvre des bateaux. Quand enfin le groupe arriva vers le bord, il me reçut avec des transports de joie, m'essuya tendrement du coin de son petit mouchoir, me remit dans son sac, puis, se tournant vers Cafardeau encore retenu par les camarades :

« À nous deux maintenant, fit-il ; défends-toi !

— Veux-tu qu'on t'aide, d'Avor ? dirent les autres…

— Non, merci ; moi tout seul ! »

Et, sa juste colère doublant ses forces, Cafardeau reçut une bonne correction, je vous l'assure !… Mais plus que jamais nous avions en lui, Paul et moi, un irréconciliable ennemi !

06

Philatéliste, je le suis, encore que dictionnaire latin. C'est un peu déchoir, direz-vous ; mais l'amitié fait faire bien des choses, et ma tendresse pour Paul m'a conduit à bien des métiers. Je ne m'en sens pas amoindri, pas plus que n'étaient amoindris naguère ces gentilshommes verriers qui soufflaient le verre l'épée au côté !

Or Paul n'a pas d'ordre, c'est son péché mignon ; il ne met jamais les choses à leur place. Au lieu de ranger ses timbres dans son album, il les met n'importe où, souvent entre mes feuillets, à tout hasard. Moi, je les lui garde avec soin ; j'en suis assez récompensé par sa petite phrase familière :

« Oh ! mon dictionnaire latin ; il est bon à tout ! »

Ceci n'empêche que son manque d'ordre me chagrinait : l'ordre, voyez-vous, c'est le respect de la vie des choses, comme la vertu d'humanité est le respect de la vie des êtres. Usez vos meubles et vos habits, soit ; l'usure, c'est la vie : tout s'use en ce monde ; mais respectez-les ; point de déchirure, de brutalité ; pas d'objets jetés dans les coins ; ayez pitié de vos serviteurs, si humbles soient-ils : un peu de vie s'agite en chacun d'eux.

Je reviens à Paul.

« Tu as beaucoup de timbres, n'est-ce pas, mon garçon ? lui dit un jour son père.

— Oh ! oui, papa, je suis déjà riche !

— Alors, tu en as assez… trop peut-être ?

— Oh ! papa, jamais trop… Mais je vois à ta manière de rire que tu en as d'autres à me donner… Est-ce vrai, mon petit papa ?

— Oui, c'est vrai ; mais, cette fois, il s'agit d'un timbre très, très rare… Je ne sais si je dois te le donner.

— Pourtant, papa, je travaille bien : j'ai été deux fois second en version latine.

— Oui ; est-ce toujours grâce à ton dictionnaire ? fit en riant le papa.

— Oh ! j'y étais bien pour quelque chose…

— Possible !… mais qui est-ce qui a amené son petit garçon au Cirque ?

— C'est mon cher papa, dit Paul en se jetant au cou de son père.

— Alors, je ne te dois rien.

— C'est vrai, papa, fit Paul.

— N'importe, dit le papa, je te le donnerais… si tu savais t'y prendre pour augmenter ta collection… mais tu te laisses toujours attraper par les camarades… Quand tu as un timbre rare (je t'en ai déjà donné), on t'entoure, on te courtise ; on t'en offre quelques-uns sans valeur. Toi, tu t'y laisses prendre ; tu crois faire une bonne affaire ; puis, comme le chien de la fable, tu lâches la proie pour l'ombre.

— Vraiment ? je suis si maladroit que cela, papa ?

— Oui… surtout trop confiant, et un peu vaniteux en plus.

— Oh ! si tu me donnes ce beau timbre, papa, je ferai bonne garde…

— Tiens, le voilà, ce beau timbre, » reprit M. d'Avor en le tirant de son portefeuille.

C'était un timbre du Canada, très rare en effet. Pour échapper à la tentation de l'échange, Paul aurait dû le garder à la maison. Oui, mais alors, les camarades ne l'auraient pas vu… et l'amour de la gloriole a toujours été, chez Paul, plus fort que la prudence ; il veut montrer à tous sa merveille !

Or, pendant la récréation, le beau timbre du Canada circula et suscita plus d'un envieux.

« Le changeras-tu ? lui demandaient les camarades.

— Non, faisait résolument Paul (il était de ces faibles qui prennent l'air résolu pour se donner courage), non, je n'ai que

lui ; puis, ajouta-t-il étourdiment, il n'en reste guère de pareils au Canada, m'a dit papa.

— Jobard ! » murmura Cafardeau.

Ce jour-là, en sortant du lycée, le sac où me portait Paul était entr'ouvert, toujours comme d'habitude. Moi, j'ai le privilège de comprendre les paroles au mouvement des lèvres.

« Je parie que je l'aurai, son timbre, affirmait Cafardeau à une demi-douzaine de garçons, les plus mauvais élèves de la classe.

— Mais puisqu'il a dit qu'il ne l'échangerait pas, dit l'un d'eux.

— Le prendre, son timbre, ce serait voler.

— Et celui qui l'aurait « chipé » ainsi, fit un autre, pourrait s'attirer une vilaine affaire avec le censeur !

— Vous êtes tous plus « jobards » encore que d'Avor, ce qui n'est pas peu dire, reprenait avec mépris Cafardeau. Qui vous parle de le lui prendre ? J'ai un meilleur moyen pour l'avoir, ou du moins pour que tous nous ayons une chance de l'avoir.

— Dis vite !

— Mais il faut d'abord que vous me juriez de ne pas le révéler et d'y participer tous.

— Oui ! C'est toi qui l'empocheras, fit l'un d'eux, méfiant.

— Tu nous auras fait tirer les marrons du feu…

— Pour les croquer ! C'est ton genre…

— Pas du tout, fit Cafardeau, je suis de parole… Quand je l'aurai, nous le tirerons au sort à nous cinq…

— Tu t'y engages ?

— Oui, bien sûr… Allons, me jurez-vous de participer tous et de ne rien révéler ?…

Et le serment « parole d'honneur », trop souvent profané, le fut une fois de plus par ces mauvais garnements.

« Et maintenant, voyons ton moyen ?

— Voici, fit Cafardeau en se rapprochant davantage de ses complices ; c'est très simple : que chacun de nous, nous sommes six, sacrifie cinq de ses timbres… de ceux que d'Avor n'a pas. Je sais ceux qui lui manquent, et d'ailleurs, quand je ne le saurais pas, avec quelques compliments sur ses beaux timbres, il me montrerait sa collection tout entière. C'est ainsi qu'on le prend.

— Comme le corbeau de la fable, alors ? ajouta un autre élève. Il ouvre volontiers son bec pour laisser tomber son fromage.

— Donc, cinq fois six, cela fera trente timbres…

— Trente timbres, un joli magot ! dit l'un des écoliers.

— Un joli magot ?… Savez-vous qu'il en vaut plus de cent, son timbre ? N'importe, je me charge de lui faire accepter… désirer même l'échange !

— Et quand tu l'auras ?

— Quand je l'aurai, nous le tirerons au sort.

— Et tu ne le garderas pas pour toi ? Tu ne tricheras pas ?

— Quand je vous le dis ! Foi de Philippon !

— Hum ! murmura l'un d'eux, ça ne vaut pas grand'chose, car ça veut dire : « Foi de Cafardeau ! »

Et les larrons, car c'en étaient déjà, sous leur aspect correct d'enfants bien élevés, se séparèrent… Certes, la maman qui le soir les embrassa en les appelant « mon chéri » et « mon ange », ne se doutait guère qu'elle avait pour fils un apprenti coquin.

07

D'après ce qu'on vient d'entendre, mon rôle était tout tracé ; veiller sur mon étourdi, pauvre petit oiseau inoffensif qui allait être pris au piège. Mais comment ? Par quel moyen le préserver ?

Le lendemain, Paul remporta de nouveau son beau timbre au lycée ; il était si fier de le montrer à ceux qui ne l'avaient pas vu la veille ! Justement deux de ses amis intimes, absents le jour précédent, n'avaient pu admirer ce merveilleux spécimen.

Arrivé un peu d'avance près de la grande porte du lycée, il le tira de son portefeuille et l'exhiba avec orgueil ; puis la porte s'ouvrit. On entra en classe ; et Paul, ne retrouvant pas tout de suite dans sa poche encombrée le petit portefeuille d'où il avait tiré son timbre, fourra sans façon ce phénix entre mes feuillets pour s'en débarrasser plus vite… C' était du désordre ; mais ce désordre allait, une fois par hasard, lui profiter, en me permettant d'agir dans l'intérêt de ce cher enfant.

La classe de latin n'était, ce jour-là, que d'une heure, puis venait la récréation d'un quart d'heure, et la classe de mathématiques devait lui succéder. Dans la cour, les groupes se

formaient ; Cafardeau, qui, depuis ma noyade manquée, ne s'était pas rapproché de Paul, tournait, cet après-midi-là, autour de lui, comme pour causer ; mais mon Paul, à ce moment, n'était guère en train de causer ; il venait d'égarer son porte-plume, n'en avait justement pas d'autre et craignait d'être sévèrement tancé par le professeur de mathématiques, peu indulgent de sa nature. C'est en vain qu'il bouleversait tout dans son sac, impossible de le retrouver dans cette « salade ».

L'occasion était bonne pour Cafardeau, et, spontanément, il offrit à Paul, « en bon camarade », de lui prêter un joli porte-plume en bois de genévrier…

« C'est un de mes cousins qui me l'a rapporté de Fontainebleau ; j'y tiens beaucoup, dit-il, mais, entre camarades, on doit s'aider. »

Paul accepta et le remercia en lui serrant la main ; la paix était faite. Cafardeau s'éloigna alors discrètement.

Le professeur était en retard : une forte giboulée d'avril, qui noyait en cet instant les alentours du lycée, en était peut-être cause. Cafardeau en profita pour venir demander à Paul l'heure qu'il était (Paul portait bien apparente sur lui sa montre d'argent, cadeau de première communion). Ensuite on causa, la conversation tomba (les hasards sont si grands !)… sur les timbres.

« À propos, dit Cafardeau, as-tu reçu de nouveaux timbres, toi ?

— Comment ! dit Paul, n'as-tu pas vu mon beau timbre du Canada ?

— Non, dit l'autre (effronté menteur, va !) ; hier, au moment où les timbres circulaient, j'étais en train de causer avec Delmont… Il m'expliquait un problème : je n'ai rien vu, rien entendu !

« Alors, dit Paul, je vais te le montrer. »

Et, cherchant entre mes feuillets, il le lui présenta avec orgueil. Cafardeau l'examina soigneusement.

« Il est rare, mais pas tant que tu crois, reprit-il au bout d'un instant ; je connais un « type » au lycée La Fayette, et un autre à Louis-le-Grand, qui ont le pareil.

— Vraiment ?

— Oui, oui ; il est rare tout de même, reprit Cafardeau au bout d'un instant. N'importe ; si j'étais de toi, je profiterais de ce beau timbre pour monter ma collection par des échanges.

— Tu crois ?

— Tu pourrais, pour celui-là, en avoir beaucoup d'autres de ceux qui te manquent. Tiens, Barbachut, de quatrième B, qui a une si belle, si belle collection, c'est comme cela qu'il l'a faite : il a échangé ses quelques timbres rares pour en avoir beaucoup, beaucoup d'autres ; puis il a rattrapé les rares après…

— Pourtant, remarqua Paul, auquel sans doute le raisonnement semblait faible, ce qui est rare, on ne le retrouve pas facilement ! »

Les deux garçons n'en dirent pas plus pour le moment ; le professeur entrait : mais Cafardeau n'avait pas perdu son temps. Et,

en passant pour regagner son banc, près de ses associés, il leur fit signe que « l'affaire marchait ».

À ce moment, le professeur entrait.

« Je me suis occupé de toi, dit confidentiellement Cafardeau à Paul quelques jours après.

— Ah !... tu es bien gentil ! »

Cafardeau gentil ! où on en arrive !

« Oui, j'ai parlé à ceux de mon banc : Michaud, Tardieu, Belin, Ranel, Durand... J'ai vu s'ils avaient les timbres qui te manquent. — J'ai fait avec eux des échanges. Dame ! j'ai eu de la peine à me les procurer... Ils se sont fait tirer l'oreille... Tiens, je t'en apporte trente... et des bons... C'est une affaire superbe pour toi, il y en a de rares, très rares, là dedans. Tiens, celui-ci, du Monténégro, et celui-là, de Serbie, à eux deux vaudraient presque le tien !...

— Oh ! merci, fit Paul reconnaissant.

— Mon Dieu, ajouta le bon apôtre, en ayant l'air embarrassé, j'étais bien aise de te rendre un petit service : je crains toujours que tu ne m'en veuilles encore, depuis la fois où j'ai jeté ton dictionnaire dans le bassin... Vrai, j'avais tort... j'en ai eu du regret...

— Tout est oublié, dit Paul, le bon garçon.

— Eh bien ! alors, profite de la bonne aubaine, donne-moi ton timbre du Canada et prends ces trente-là... »

Au moment de livrer son oiseau rare, Paul hésita ; si naïf qu'il fût, l'affaire lui semblait bien belle pour être bonne... Cafardeau vit son hésitation, et, prenant les devants :

« Ah ! mon cher, lui dit-il d'un ton bonhomme, je n'y tiens pas… C'était pour te faire plaisir : la brillante affaire eût été pour toi… non pour moi… »

Et, avec un sourire de bonne humeur, le jeune roué remit lentement un à un dans son portefeuille les trente timbres qu'il en avait sortis…

« Attends, attends, dit Paul alléché, je me décide… Voilà mon timbre : le voilà ! »

Cafardeau revint, comme à regret. Paul chercha dans son portefeuille…

« Tiens, dit-il, il n'y est pas ! Ah ! mais, je l'ai laissé dans mon dictionnaire latin. »

(Quel désordre ! C'est vrai que je m'étais, moi, dictionnaire, arrangé pour garder le trésor qui m'était confié.) Il me tira donc à mon tour de son sac et chercha entre mes feuilles.

En vain mon ami me secoua-t-il amicalement.

Alors là, chers lecteurs, je fis un acte de volonté personnelle, par amitié pour mon Paul : je ne laissai pas sortir le timbre d'entre mes pages ; en vain mon ami me secoua amicalement, en vain mon ennemi me secoua brutalement, ni l'un ni l'autre n'obtinrent rien de moi. — L'un et l'autre crurent le timbre du Canada perdu… Cafardeau dut reprendre ses trente timbres et s'éloigna le sourire sur les lèvres, la colère dans le cœur, honteux comme un renard qu'un poulet aurait pris…

Àce moment, l'heure de rentrer en classe approchait, les associés étaient réunis et attendaient impatiemment le résultat.

Il fallut bien que Cafardeau avouât qu'il ne l'avait pas, le fameux timbre, ce qui était la vérité ; mais comme il était menteur, nul ne le crut.

Il eut beau rendre à ses acolytes les trente timbres qu'ils lui avaient confiés, on fut persuadé qu'il avait trouvé un autre moyen de s'approprier l'oiseau rare, et les invectives plurent sur lui. L'affaire allait se terminer par une bataille en règle, où Cafardeau seul contre cinq aurait eu le dessous, quand l'heure sonna d'entrer en classe…

Le soir, rentré chez lui, mon Paul, en faisant sa version latine, m'ouvrit pour me consulter au mot prudentia (prudence) ; un petit papier tomba de mes feuilles… C'était le timbre du Canada : « Oh ! mon timbre, mon beau timbre ! » s'écria Paul tout joyeux. Le papa leva la tête de dessus son journal et demanda l'explication : l'enfant lui conta naïvement l'histoire.

« Mon garçon, dit le papa, ton dictionnaire t'a rendu service, et, pour une fois, ton désordre t'a profité ; mais tu as bien manqué de faire une sottise en écoutant un camarade que tu avais toi-même jugé mauvais, au lieu de suivre les conseils de ton papa. »

08

Qui fit le mal ? C'est moi ; il faut l'avouer. Aussi bien, je vous l'ai dit, j'ai des défauts, et la vanité est mon péché capital…

La famille d'Avor se composait de cinq enfants. Vous connaissez déjà Paul ; il avait trois sœurs et un frère : une sœur aînée, Marie-Thérèse, de deux ans plus âgée que lui ; deux petites sœurs

beaucoup plus jeunes, et un tout petit frère de trois à quatre ans. L'ainée, Marie-Thérèse, suivait les cours du lycée Maintenon ; elle avait treize ans et demi ; grande, brune, intelligente, elle entrevoyait dans l'avenir le « brevet supérieur » accompagné et complété ensuite de cette fleur des humanités françaises mise libéralement à la disposition des jeunes filles dans les « Cours de la Sorbonne ». Les deux petites sœurs épelaient leur alphabet ; le dernier en était encore à regarder les images. Le père et la mère, instruits tous deux, le père homme très distingué, entouraient ce jeune monde des soins les plus dévoués…

Moi, je suis antiféministe, ça va sans dire, ou plutôt non, j'ignore le « féminisme », inconnu à Rome. J'en suis resté aux beaux temps des matrones antiques qui filaient la laine avec leurs esclaves, et je ne peux m'habituer à voir les jeunes filles filer… à bicyclette, comme des garçons, faire des armes comme des troupiers, ou se transformer en ours mal léchés pour conduire des automobiles… ou faire nombre de métiers plus masculins les uns que les autres… De même, je ne puis admettre qu'une femme vise aux études élevées. Rien que le mot « brevet supérieur » m'horripilait… Enfin, heureusement, le programme ne comporte pas de latin, ou il faudrait que ce fût du latin « de cuisine », seul accessible aux femmes !

En cela, Paul et moi, nous nous entendions très bien : les garçons pensent presque tous ainsi. Sa manière de dire à sa sœur : « Ceci ne regarde pas les filles ! » selon moi rappelait l'Hector d'Homère, qui, au moment d'aller combattre Achille, renvoie Andromaque distribuer l'ouvrage à ses femmes… Pendant longtemps, je dois le dire, Marie-Thérèse s'approcha peu de moi, le respect l'en empêchait sans doute ; mais un jour elle rentra très

excitée : un nouveau cours, « les Origines de la langue française », venait d'être fondé au lycée Maintenon.

« Nous allons, dit Marie-Thérèse, avoir à étudier les doublets et les transformations du latin en français, avec ou sans conservation de l'accent tonique ; c'est, dit M Bertrand, notre professeur, le seul moyen de connaître un peu la langue française. »

Paul ne savait encore rien de tout cela : on n'apprend les origines, au lycée, qu'en quatrième, et il était en cinquième ; il n'en voulut pas moins faire de l'embarras.

« Eh ! mon Dieu, dit-il, mademoiselle ma sœur oublie-t-elle donc qu'elle n'est qu'une fille ? Voudrait-elle apprendre ce qu'apprend un garçon ?

— Non, illustre latiniste ; mais toi, qui es un homme, pourrais-tu m'expliquer par quelles transformations passe le mot latin ætas, par exemple, pour devenir le mot français âge ? »

Mon Paul, qui n'en savait rien encore, fut embarrassé.

« Je ne suis pas si vieux que toi, finit-il par répondre galamment ; je n'ai pas tant d'âge. »

— Tu saurais peut-être mieux alors comment le mot asinus devient âne ?... Non ? pas même ça ?... Mais si tu ne le sais pas, il paraît que ton dictionnaire est joliment bien renseigné, lui ; notre professeur nous a donné à suivre la transformation de certains mots latins en français. « Pour cela, a-t-elle dit, le meilleur livre à consulter serait Quicherat revu par Merlin. Il a un chapitre exprès consacré aux origines. Celles d'entre vous dont les frères ont ce nouveau dictionnaire peuvent le leur emprunter. » Donc,

veux-tu me prêter ton dictionnaire, savant philologue ? » ajouta la fillette en riant…

Elle vint à bout de me saisir.

Paul n'était qu'à moitié content : il lui semblait (et avec raison) que, prêter son dictionnaire latin à une « fille », c'était abaisser un si noble livre. Pourtant, comme il vit le regard malin de son papa qui suivait le débat, il m'apporta à sa sœur, murmurant à mi-voix le mot « pédante » que son papa n'entendit pas, heureusement pour « le grand philologue ».

Mais, moitié pour jouer, moitié pour satisfaire à sa mauvaise humeur, au moment où sa sœur voulut me prendre de ses mains, Paul tira en arrière. Elle vint à bout de me saisir, me tira à elle ; lui, me tira à lui ; moi, je faisais de mon mieux pour rester aux mains de Paul, car je n'aimais pas les « filles » ; mais je risquais gros jeu à cette lutte : déjà des craquements se faisaient entendre dans ma reliure, quand, finalement, je restai… aux mains de Marie-Thérèse, la plus forte des deux.

D'ailleurs, n'eût-elle pas été la plus forte, que déjà le papa, impatienté de la résistance de Paul, se levait pour faire justice.

Vous pensez bien que, puisqu'il nous est donné, à nous autres dictionnaires, de faciliter ou de gêner les recherches de ceux qui nous consultent, je ne me privai pas de gêner Marie-Thérèse, de l'embrouiller tant que je pus sur l'accent tonique et la syllabe dominante. D'ailleurs, bien que la langue latine soit mère de la langue française, il ne me plaît pas beaucoup d'établir cette parenté, dont, après tout, je ne suis pas fier ! Je mis donc toute la mauvaise volonté possible à servir les études de Marie-Thérèse, si bien que, un jour, elle dit à Paul :

« Tu sais, je ne le trouve pas si fameux, ton dictionnaire !

— Mon dictionnaire ? pas fameux ? Tu n'es pas digne de le comprendre : Non es digna intelligere, fit-il avec un latin qui rappelait le dignus est intrare du Malade imaginaire.

— Si, monsieur, parfaitement ; mais on dit qu'il vient de paraître un dictionnaire tout nouveau, meilleur que le tien : mes compagnes s'en servent.

— Je voudrais voir ça ! » grommela Paul.

Moi, j'étais furieux et humilié : une « fille » se permettait de me trouver médiocre ! Alors, par coquetterie, je changeai de tactique ; je voulus lui montrer que je valais quelque chose ; je voulus l'accabler de ma science, mais, en même temps, lui paraître trop élevé pour elle… Peine perdue ! je ne réussis pas à l'intimider. Ses petits doigts fermes et toujours propres (ceux de Paul avaient un contact plus gras) me tenaient si bien ouvert à la page qu'ils voulaient, que je dus l'instruire malgré moi.

Àla fin de l'année, elle eut le prix « d'origines de la langue française » au lycée Maintenon. Je m'en attribuai tout le mérite et daignai lui pardonner de n'être qu'une « fille », en faveur de « notre » succès. Mais je ne me suis jamais vanté aux autres dictionnaires latins de lui avoir servi : j'aurais craint de nuire à ma réputation.

Ma complaisance m'avait attiré d'ailleurs une ridicule aventure que je vais vous conter :

Les deux petites sœurs, Françoise et Alice, à me voir souvent entre les mains de leur grande sœur, crurent que j'étais très amusant, puisqu'elle m'avait emprunté à Paul. Or comme, selon elles,

un livre amusant doit avoir des images, elles vinrent un jour, à la sourdine, traînant avec elles leur petit frère Georges, pour regarder mes illustrations. Hélas ! il faut l'avouer, chez moi pas l'ombre d'une image !

« Pauvre dictionnaire ! pas d'images ! » dit Georges.

Il en pleurait presque pour moi.

« Sais-tu ? dit Françoise, nous lui en ferons.

— Bonne idée, appuya Alice ; mais Paul voudra-t-il ?

— Oh ! on ne lui demandera pas, reprit Françoise ; on lui fera la surprise ; il sera bien content après !

— Et pauvre dictionnaire aussi… bien content d'avoir des images, répétait Georges… Pas gai, comme ça !

— Et c'est Marie-Thérèse que ça amusera ! dit Françoise.

— Oh ! oui ! »

Ainsi mon sort fut décidé, comme l'est toujours celui des esclaves, par un potentat, si petit soit-il, hélas ! Je ne pouvais révéler le complot : il me fallut donc en être la victime !

Le difficile était, pour mes petits bourreaux, de choisir le moment propice ; on n'entrait pas comme on voulait quand les « grands » travaillaient, et, si excellentes que fussent leurs intentions, Alice et Françoise se méfiaient de l'accueil qu'elles recevraient en venant emprunter à Paul son dictionnaire latin !

L'occasion, qui n'a, comme on sait, qu'une mèche de cheveux, vint la placer elle-même aux mains de ces demoiselles…

C'était un jeudi ; Paul et Marie-Thérèse, accompagnés de leurs papa et maman, étaient allés au concert de « Louis-le-Grand ». On m'avait laissé bien tranquille, sur la table à écrire ; je sommeillais doucement… Un léger bruit vint me réveiller. Mes trois petits conspirateurs arrivaient à pas de loup ; Alice, l'aînée de la bande, tenait entre ses mains trois ou quatre crayons de couleur ; Françoise, la seconde, deux crayons de mine de plomb ; et Georges, de l'encre bleue… C'était de l'encre bien confiée !

« Hélas ! pensai-je, voilà mes bourreaux, et voici les instruments de torture ! ».

Mes deux petits tortionnaires m'ouvrirent à la lettre A et commencèrent à m'illustrer, à me tatouer de leur mieux… Françoise, bourreau à perruque blonde, aux joues rebondies, se chargea du dessin.

Alice, bourreau aux cheveux noirs et frisés, aux grands yeux malins, était l'artiste peintre (pastelliste si vous aimez mieux)… Georges devait agrémenter le tout d'arabesques à la plume, avec la fameuse encre bleue ; on lui réservait le coup de la fin.

De combien de bonshommes fus-je orné !

De combien de bonshommes fus-je orné !

De combien de chemins de fer ou de canaux fus-je sillonné ! Combien d'arbres fantastiques, de grandes roues tant soit peu ovales, de tours Eiffel plus ou moins penchées, décorèrent mes marges ! Combien d'herbes folles envahirent mes verbes réguliers ! Que de serpents et de grenouilles à travers mes déclinaisons !… Georges s'ennuyait, lui.

« Je voudrais faire aussi des beaux dessins avec ma plume, grognait-il d'un ton pleurard, impatient de collaborer.

— Patience, mon petit Georges ! C'est toi qui encadreras nos dessins avec la belle encre bleue ! »

Mes jeunes illustratrices exécutèrent leur travail avec le soin jaloux d'un enlumineur du treizième siècle, et pas une page ne fut oubliée de l'A jusqu'au D inclusivement…

Ces demoiselles entamaient les illustrations de la lettre E, quand, au bruit d'une clef tournant dans la serrure, signal du retour des frère et sœur absents, elles prirent subitement leur vol… suivies tant bien que mal de Georges qui, lui, n'avait toujours rien dessiné à la plume… Elles laissaient, dans leur innocence, les pièces à conviction éparses sur la table, et moi, leur victime, ouvert et pantelant… À ma vue, un même cri sortit des bouches de Paul et de Marie-Thérèse, mais la manière d'agir fut bien différente chez eux… Paul, furieux, s'élança, vengeur de mon insulte et menaçant, sur les deux petites, réfugiées sous une table, au plus loin de l'appartement.

« Oh ! petites coquines ! criait-il, je vais le dire à papa ! vous serez privées de dessert toutes les deux ! »

Pendant ce temps, Marie-Thérèse, sans se perdre en vaines récriminations, était allée chercher de la mie de pain et de la gomme élastique pour « panser mes plaies » et m'enlever l'ignominieux tatouage dont j'étais couvert.

« Pauvre livre, semblait-elle dire, comme te voilà grotesquement accoutré ! Allons, aie patience ; bientôt tu vas redevenir digne de toi-mème. »

Et parfois elle riait malgré elle des « bonshommes » de ses sœurs, mais pas trop fort, comme pour ne pas m'humilier… Une heure plus tard, j'étais si bien, de l'A jusqu'au D, pansé et nettoyé, que je fus, pour le lendemain, capable d'affronter la classe de cinquième, division A, sans être pour tous un objet de risée.

« Oh ! qu'est-ce que je vois ! dit tout à coup Marie-Thérèse : nous avons une page déchirée, mon pauvre dictionnaire !… Quels petits bourreaux ! »

Vite, elle alla chercher une bande de papier gommé dont elle rejoignit soigneusement les deux bords de la plaie.

« Là, maintenant, tu peux sortir de l'hôpital, fit-elle en souriant. Mais qu'est-ce que c'est ? J'entends bien du bruit par là ; allons voir ! »

Paul n'avait réussi qu'à faire pleurer ses deux petites sœurs… Quant à Georges, il pleurait aussi… de n'avoir pu faire de beaux dessins…

Paul m'admira.

« Comment as-tu fait ? dit-il à sa sœur.

— J'ai travaillé, Monsieur ; j'ai tâché de réparer le mal, au lieu de me mettre en colère, ce qui n'avance à rien… »

Moi, j'avais trouvé Marie-Thérèse si douce et si féminine, dans son rôle d'infirmière vis-à-vis du pauvre dictionnaire blessé, que je lui étais dès lors dévoué corps et âme, et disposé à lui prêter mon concours dans toutes les recherches qu'elle aurait à faire.

Ceci n'empêchait pas mes convictions de demeurer inébranlables (attendu que les convictions c'est fait pour ça…), je restais

l'ennemi du savoir des femmes et prêt à défendre mon opinion jusqu'à… ma dernière page !

09

Les concerts de Louis-le-Grand, réputés à juste titre, avaient monté la tête des jeunes élèves du grand lycée Colbert ; ils rêvèrent d'en donner un aussi, et ce furent, chose étrange, les plus jeunes qui eurent cette idée. Oh ! la fête devait être modeste. Les grands, consultés, ne voulurent pas s'en mêler ; les élèves de dix à quinze ans furent donc seuls à l'organiser. On n'y devait inviter que les papas et mamans, les frères et sœurs : donc un public indulgent par définition. Seul, entre tous les lycées, le grand lycée Colbert possédait une petite salle de théâtre en miniature, où les élèves s'exerçaient à jouer de petites scènes, sous les yeux de quelque ancien acteur du Théâtre-Français, devenu grave professeur au Conservatoire. On avait d'abord crié contre cette innovation, un peu « cabotine » ; mais le jour où un concours de récitation fut organisé entre les principaux lycées de Paris, le succès fut si complet, pour le grand lycée Colbert, qu'il emporta tous les suffrages. Donc il était facile de trouver l'emplacement de la fête ; mais, pour lui assigner un but qui la rendît aussi bonne que belle, quelqu'un émit l'idée de la donner au profit des enfants pauvres. C'était Joseph Marchand, élève de troisième, un bon grand garçon dont le cœur et la main étaient toujours ouverts, qui eut le premier la charitable idée ; « ce serait, dit-il, au profit de l'œuvre des « Petits Citadins à la campagne ».

« Nous mettrons les billets à un franc, et, après avoir prélevé nos frais, qui ne seront pas lourds, puisque nous devons être nous-mêmes les artistes, il restera encore une bonne somme pour les « Petits Citadins ».

Restait à obtenir l'agrément de M. le proviseur. C'était un homme aimable, l'esprit ouvert, très fier de ce qu'il appelait « l'excellent esprit du lycée ».

— « Bien volontiers, dit-il aux jeunes organisateurs, et je m'inscris d'avance pour vingt billets… Seulement, comme la censure joue partout un rôle… — hélas ! ici c'est le censeur, murmure à voix basse un des ambassadeurs, resté en arrière, — je vous demanderai, continua le proviseur, de déposer ici votre programme, pour que je le couvre de mon autorité. »

L'aimable fonctionnaire fit mieux encore : il parla à sa femme du touchant projet de ses jeunes élèves, et M la « proviseuse », excellente musicienne, se mit à la tête des jeunes lycéens pour organiser des chœurs qui devaient avoir un grand succès. Un jeune compositeur de ses amis arrangea dans ce but quelques-unes de nos vieilles chansons et les airs les plus aimés de nos opéras-comiques. Papas et mamans, frères et sœurs, vinrent avec empressement apporter leur concours à la joyeuse fête de bienfaisance. Elle réussit à merveille ; les chœurs, très gentiment menés, très goûtés, les charades surtout, eurent beaucoup de succès… Puisque vous n'y assistiez pas, chers lecteurs, je vais vous dire le mot de l'une d'elles, bien de circonstance.

Ce mot était « grammaire » : première syllabe, gramme. Une scène de vente chez un confiseur… On pèse du chocolat praliné ; un acheteur rentre furieux : « Monsieur, vous ne m'avez pas don-

né mon poids ; je viens de peser ce sac chez moi, il n'a pas le poids. — Mais, monsieur, c'est impossible. — Mais si ; vous vendez à faux poids ; faites-moi justice, ou je vais déposer ma plainte chez le commissaire, » insiste l'acheteur irascible. On pèse à nouveau ; tout compte fait, il manque un gramme ; il va falloir couper un bonbon en quatre pour parfaire le poids !

On continue.

Deuxième syllabe aire : l'orthographe n'est pas respectée, et c'est le prétexte d'un charmant concert où se déroulent des airs connus et aimés.

Le mot total « grammaire » fut ainsi représenté :

Un élève, déguisé en vieille coquette, avec des lettres, des syllabes peintes sur sa robe, arrive en minaudant et récite les vers burlesques suivants :

Un élève, déguisé en vieille coquette…

C'est mon secret, je vous le livre :
Je suis un livre, un fameux livre,
Un livre né depuis longtemps,
Et pourtant jeune en tous les temps.

Fussé-je vieille ainsi qu'Hérode,
Je ne peux me passer de mode.
Quoique je souffre l'imparfait,
En moi se trouve le parfait,
Plus-que-parfait même, que dis-je !
N'est-ce point là rare prodige ?
Point n'ai mari, mais j'ai futur ;
Et des présents, oh ! ça, pour sûr !

Et si j'élève un peu le verbe,
Je ne suis pas du tout acerbe ;
Car c'est bien moi qui mis d'accord
Le participe, et puis encor

Bien moins que femme je varie :
À moi très sage est qui se fie.

⁂

La Table d'hôte du bachelier fut aussi couverte d'applaudissements. Il n'y a pas de quoi, me direz-vous après l'avoir lue. Soit, j'en conviens. Mais il faut être indulgent… Tout fait par les élèves, jugez un peu !… Cette petite pièce était « monologuée » par un lycéen en costume de marmiton ; écoutons-le débiter son petit boniment.

Il s'adresse aux élèves :

« Je viens d'ouvrir la table d'hôte. »

Je viens d'ouvrir la table d'hôte,
Grâce à laquelle, un jour, sans faute,
Vous passerez avec éclat,
Tous, votre baccalauréat.
Mais il faudra six mois de suite
À tout repas votre visite,
Et qu'un appétit assidu
Remplace le travail ardu.
Permettez-moi donc de vous lire
Le menu que je viens d'écrire :

Il lit :

Potache aux verbes et croûtons,
Filet de bœuf en Marathons,
Latin sauté, sauce à la Grèce,
Rosa la Rose en bouillabaisse,

Salamine de canetons,
Croûte en triangle aux champignons,
Des œufs pochés à la mer Noire,
Gigue chevreuil, coulis d'histoire,
Aspic Cléopâtre aux perdreaux,
Macédoine de mots nouveaux,
Soufflé de gloire à la fumée,
Croquembouche de renommée,
Vins, lecture à discrétion…
Voyez, par cet échantillon,
Que ma cuisine suggestive
Rend la science digestive
Et permet à tout estomac
D'atteindre au baccalauréat !

« Ce serait commode, une table d'hôte comme celle-là, » murmuraient les potaches paresseux, que l'épouvantail du baccalauréat venait parfois troubler dans leur fainéantise.

Nous, au contraire, les dictionnaires français-latins et latins-français qui assistions, sur une estrade ornée de fleurs, à cette petite fête scolaire, nous étions outrés de voir tourner en plaisanterie les graves études. Ce fut bien pis quand un élève vint débiter la complainte suivante : les Internes du lycée, sur un ton « geignard ».

On nous a pris dans nos maisons
Pour nous fourrer dans des prisons,
Sous le poids des conjugaisons,
Victimes des déclinaisons.

Tous les jours, en toutes saisons,
Des pensums buvant les poisons,
Sans voir printemps ni floraisons,
Comme soldats en garnisons
Nous pâlissons, nous maigrissons ;
Ramenez-nous dans nos maisons !

Et la bonne figure rose du soi-disant éploré potache démentait gaiement ses discours.

La fête se termina par des danses joyeuses, auxquelles seule mit fin l'heure du dîner.

10

Décidément l'internat a du bon ; au point de vue du chauffage classique, la vie de famille ne le vaut pas. Moi qui vous parle, dictionnaire latin, je me laisse aller malgré moi à écouter ce qui se dit ; je m'intéresse à tout : à la politique et aux parties de bicyclettes, aux visites que fait madame, aux cours que suit mademoiselle ; avec tout cela, le temps se passe. Après les vacances de Pâques sont venues celles de la Pentecôte… puis nous voilà à la veille des compositions de prix !

Eh bien ! et le latin ? ai-je assez abreuvé Paul à sa source toujours pure et fraîche ? Peut-être pas ; et, s'il échoue, ce sera ma

faute !

« Cher petit, lui dis-je un jour (dans le langage des dictionnaires, s'entend), le moment des compositions approche, travaillons ferme. Tiens, voilà du Cicéron et voici du Sénèque ; ceci c'est du Virgile ; butine-moi ce miel si doux des abeilles du mont Hymette.

— Il fait bien chaud, ami « dico », murmurait la voix du pauvret, énervé par la chaleur ; viens plutôt promener au « Luco. »

Il appelait ainsi le Luxembourg ; j'aimais assez ce mot qui rappelle lucus, bois sacré cher aux divinités antiques ; mais je répondais impitoyable :

« Alors tu ne veux pas être premier en version ?

— Mais si, mais si !

— Alors travaille.

— Eh bien, aide-moi ! »

Et sa tête blonde se penchait languissamment sur moi, au point de me toucher de ses cheveux frisés. Alors je le bourrai de latin comme un canon, et j'eus la satisfaction de me dire :

« Ce petit bonhomme-là, ce n'est plus du sang qui coule dans ses veines, c'est du latin, rien que du latin : totus est Latinus ! »

Enfin, c'est le jour de la version finale ; un de ces temps lourds, écrasants ! Plus d'air, rien que la poussière dans Paris, et le soleil darde ses rayons sur les larges baies vitrées qui éclairent la classe.

Des enfants éreintés, congestionnés, écrivent fiévreusement et traduisent pitoyablement les « Mœurs des Germains », page latine due à la plume de César. Moi, j'avais fait mon devoir vis-à-vis de Paul ; mais ma collègue, la grammaire française ? Pas du tout ; une ponctuation déplorable ! Du reste, vous allez en juger… Paul avait écrit en français la phrase suivante, traduite du latin : « Les Germains ne comptent au nombre des dieux que ceux qui leur servent : le soleil, la lune, etc. »

Mon petit benêt écrit : « Les Germains ne comptent au nombre des dieux que ceux qui leur servent le soleil, la lune, etc. »

Vous voyez d'ici l'effet ; servir le soleil, comme on sert un plat à table.

Ajoutons que cette phrase, assez difficile pour des élèves de cinquième, était un peu le « clou » de la version… Sans cette étourderie, le devoir était excellent. Je secouai mes pages pour avertir Paul. Ah ! bien oui ! il se relut deux fois, et toujours sans y voir clair…

On remit les copies.

« La partie est perdue, me dis-je.

— Tu n'as pas l'air content, mon gros dico ? fit naïvement Paul : je ne croyais pas avoir mal fait… »

C'est vrai que je faisais ce qu'on appelle « la moue des dictionnaires »… Au grand lycée Colbert, pour les compositions finales, le sort des élèves se débat tout de suite (ce n'est pas ainsi dans les autres lycées). Les professeurs de toutes les divisions d'une classe se réunissent, apportant les copies de leurs élèves dans la salle de

la division A, et les jugent ensemble. Cette fois-là, un petit conciliabule, dont Paul était l'objet, se tint entre eux ; moi seul je l'entendis ; lui, Paul, n'avait pas l'ouïe assez fine.

« Que pensez-vous, mon cher collègue, de cette copie ? fit le professeur de Paul au professeur de la division B.

— Très bonne, très bonne, répondait l'autre tout en lisant ; il a le sens du latin, ce petit bonhomme-là… Vous avez en lui un élève distingué, mon cher collègue. »

Puis, tout bas :

« Et moi qui espérais pour mon élève Chambrun la place de premier ! Pas moyen… pas moyen de mettre sa copie avant celle-là… Ah ! mais ! Ah mais ! holà dit-il tout à coup avec un soupir de soulagement involontaire, voici l'accroc… une grosse faute… Regardez donc, mon cher collègue… Ils ne comptent au nombre des dieux que ceux qui leur servent le soleil. Votre élève n'aura pas compris…

C'est une faute de ponctuation, fit le professeur de Paul, indulgent.

— Qui change le sens, mon cher monsieur.

— Oui… je ne dis pas… Mais pour tout le reste ?

— Sans doute ; ce qui n'empêche qu'une grosse faute comme celle-là est pire que plusieurs fautes légères.

— Alors vous voudriez mettre votre élève Chambrun avant lui ?

— Oui… peut-être… Je dois cependant l'avouer, ajouta avec franchise le professeur de la division B, votre élève est plus fort que le mien.

— Et vous voulez le punir d'une étourderie ?

— Permettez, fit en souriant le professeur de la division C, permettez-moi de voir à mon tour. Je n'ai pas de chance cette année en version latine ; aucun de mes élèves n'a droit au premier rang… je serai donc bien impartial. »

Il lut la copie de Paul à son tour.

Il fut la copie de Paul à son tour.

« Bien ! bien ! faisait-il avec des signes d'assentiment. Aïe ! aïe ! fit-il en s'arrêtant à la fameuse phrase ; voilà qui accroche ; c'est dommage !

« Une bonne version, mes chers collègues, affirma-t-il enfin ; mais quel petit maladroit ! « servir le soleil ! » A-t-on jamais vu pareille inconséquence ! Voyons la composition de l'élève Chambrun maintenant !

Il la lut d'un air ennuyé.

« De très légères fautes, en effet, dit-il ; mais c'est un devoir superficiel ; aucune pénétration du sens latin…

« Celle de votre élève, dit-il au professeur de Paul, est de beaucoup la meilleure selon moi, et je suis bien désintéressé dans la question.

— En somme, vous avez raison, prononça généreusement le professeur de la division B ; c'est la meilleure ! »

Quel danger Paul avait couru… et pour un point !!!

11

La distribution des prix eut lieu, il ne me fut pas donné d'y assister. Le cher enfant remporta le premier prix de version latine et nombre d'accessits. Voilà ce que j'ai entendu dire. Sur la grande estrade toute décorée de plantes rares, le proviseur, le censeur, les professeurs du lycée. Dans la salle, les élèves, bouillants d'impatience ; les parents, qui s'efforcent de sourire en attendant que le sort de leurs chers petits soit décidé… Un beau, très long discours, hélas ! en français, on ne fait plus de discours latin, tint d'abord tous les cœurs en suspens.

L'orateur, un homme de lettres connu, ne remonta pas au déluge, mais à l'antiquité grecque et latine :

« C'est parmi ces grands esprits, mes chers amis, qu'il faut puiser l'aliment de votre intelligence ; qu'ils soient pour nous de rares et nobles exemples…

— J'aurais bien voulu les y voir, murmure un potache ; eux, ils n'avaient pas de thèmes et de versions à faire ; veinards d'antiques, va ! »

La fin du discours, très applaudie (est-ce parce que c'était la fin ?), permit « enfin » au proviseur de décerner les prix.

Je crois voir mon Paul sur l'estrade, couronné au milieu des applaudissements ; je crois voir les visages heureux de son père et de sa mère… En somme, ce bonheur était mon ouvrage : je

jouissais d'avoir fait des heureux !... Quant à M. Ledocte, le professeur de Paul, il fut félicité pour avoir de brillants élèves dans sa classe, et reçut à ce propos les palmes académiques...

Eh bien ! et moi ? Rien : je n'ai jamais rien reçu que des taches d'encre !...

Pourquoi faut-il que le bonheur ait rendu mon Paul oublieux, et que là où il aurait dû me témoigner tant de reconnaissance, il se montrât justement ingrat envers moi ?

En partant pour les vacances à la campagne, où il aurait dû m'emmener, — j'aurais eu tant de plaisir à y méditer les Géorgiques de Virgile ! — l'ingrat m'oublia... au lycée, dans l'étude... sur son pupitre ! Il ne s'en aperçut, je l'ai su depuis, que longtemps après : le tennis et le croquet, et aussi sans doute le joli petit appareil de photographie... définitivement gagné cette fois, l'avaient fait m'oublier, hélas !... Il écrivit alors pour me ravoir ; nul ne put lui donner de mes nouvelles... J'étais perdu pour mon ami... tombé aux mains de mon ennemi !... Je m'explique :

Le fameux Cafardeau, ordinairement externe au lycée, y avait, depuis peu, été mis comme interne et devait y rester quelques jours encore après la distribution, pour y attendre le retour de son oncle et tuteur absent.

Le mauvais garnement m'aperçut sur le pupitre où Paul m'avait oublié... Je vois encore le regard d'oiseau de proie dont il m'enveloppa.

« Te voilà, gredin de dictionnaire ! C'est toi qui m'as empêché d'avoir le timbre du Canada (Paul lui avait conté l'histoire) ; c'est toi qui m'as valu deux heures de consigne, après la classe de des-

sin ; c'est toi dont j'aurais dû être possesseur, au début de l'année. Ah ! sale dictionnaire, tu ne me tourmenteras plus ! Je vais faire de toi ce que je voudrai ; nul ne m'en empêchera plus ; pas même ce benêt de d'Avor. »

Il jetait, en parlant ainsi, les yeux de droite et de gauche ; puis, sûr de l'impunité, il me cacha dans son sac, heureux de jouer un mauvais tour à Paul qu'il détestait.

Il jetait les yeux de droite et de gauche.

Quel allait être mon sort ? Serais-je mis en pièces par mon ennemi ? Non ; en pratique coquin qu'il était, Cafardeau me revendit peu de jours après à un marchand de livres d'occasion. Celui-ci, après m'avoir un peu retapé, effaça, sur ma première feuille, le nom chéri de Paul d'Avor, puis il me revendit à l'administration du lycée La Fayette, un lycée exclusivement composé d'internes, qui avait l'habitude de fournir les livres à ses élèves.

Désormais, arraché à l'excellente famille dont j'étais devenu comme un membre, j'allais, dictionnaire banal, être le souffre-douleur de tous les cancres, feuilleté par leurs doigts sales, et lorsque des crayons maladroits viendraient griffonner sur mes pages des dessins ineptes, la main blanche de la gentille Marie-Thérèse ne pourrait plus panser les plaies du pauvre dictionnaire abandonné.

12

Je ne m'ennuyai pas, tant que je l'aurais cru, pendant les vacances ; je les passai en l'aimable et savante compagnie de grands

auteurs latins. Les classes rouvrirent. On nous secoua, on nous épousseta ; puis on nous donna aux lycéens, nos nouveaux maîtres.

Le croiriez-vous ? je fus mis en loterie, moi, Quicherat revu par Merlin : j'étais le dictionnaire, comment dirai-je ? le plus « chic » de ceux que le lycée La Fayette avait à fournir à ses élèves. Alors, pour qu'il n'y eût pas de jaloux, on nous tira tous au sort : moi, j'étais le « gros lot ». Ah ! si je pouvais être gagné par le premier d'une classe, c'est moi qui l'aurais, « le gros lot », pensai-je !

On tire, je sors le premier.

« Numéro 15.

— C'est moi, fait la voix d'un enfant.

— Giovanni Pedro ! Vous avez de la chance, vous avez gagné "Quicherat revu par Merlin", dit la voix du maître d'études qui faisait la distribution ; c'est le meilleur des dictionnaires ! »

L'enfant s'avança pour me prendre.

L'enfant s'avança pour me prendre ; son œil aurait dû briller de joie ; non, il resta indifférent. Je regardai mon nouveau possesseur. C'était un petit Brésilien, brun, pâle, à l'air mélancolique et nonchalant, élève de cinquième, comme mon cher Paul (oui, mais Paul était maintenant en quatrième). Allais-je donc, moi si fort, redoubler ma classe, après avoir fait, l'an passé, un lauréat en version latine ? Quelle humiliation !

Giovanni Pedro n'était pas méchant. Oh ! non, il ne me brutalisa jamais ; mais quel petit cancre ! Toujours et irrévocablement

le dernier en version !

« Allons, Pedro, lui disais-je, les premiers temps, en ma langue de dictionnaire : du courage, gare à ce barbarisme ; là, mon ami. Bon ! tu tombes maintenant dans un solécisme. »

Peine perdue ; l'œil noyé dans l'espace, Pedro ne m'entendait même pas… Bientôt je perdis tout espoir d'en faire quelque chose, et, entièrement désintéressé de ses études, descendu pour lui jusqu'au mépris, je n'écoutai plus que la grande voix du latin qui parlait en moi… Qui m'eût dit que je devrais un jour à ce petit cancre-là les plus douces jouissances artistiques ! à lui, que je traitais de niais, parce qu'il était mauvais latiniste !

Une chose m'avait toujours irrité en lui ; c'était de le voir couvrir mes marges de lignes horizontales et régulières, sur lesquelles il traçait des caractères bizarres. Était-ce un nouveau genre d'illustration, à la manière des petites sœurs de Paul ?

« Que fais-tu là, Pedro ? lui dit un jour son voisin de banc.

— Oh ! mon ami, répondit de sa voix chantante le jeune Brésilien, c'est plus fort que moi : je note les chants de mon pays : je crois les entendre encore ! »

Pedro, en effet, était musicien dans l'âme ; c'était de portées et de notes de musique qu'il couvrait ainsi mes marges, et parfois il rechantait à demi-voix les airs si doux du pays natal… Et maintenant encore, chose étrange ! le plus léger souffle qui agite mes feuilles fait vibrer en elles, à la façon des harpes éoliennes, les doux chants brésiliens du petit cancre du lycée La Fayette.

L'année d'après il partit ; je ne l'ai plus revu.

⁂

Quelqu'un que j'eusse peu désiré revoir, c'était, on le comprend, Cafardeau : un mauvais sort le remit sur ma route… Un jour, je le vis entrer dans le réfectoire, au lycée La Fayette.

On racontait tout bas qu'il avait été renvoyé du lycée Colbert, à propos d'une vilaine affaire : un dictionnaire latin qu'on l'accusait d'avoir escamoté… Je la connaissais, l'histoire du dictionnaire !… Il me reconnut bien aussi ; à preuve qu'un jour, passant près de moi, il m'appela « sale bouquin ».

Je le vis peu d'ailleurs la première année ; j'étais en cinquième, lui en quatrième. Ce ne fut qu'après le départ du petit Brésilien que nos destinées se rapprochèrent à nouveau.

13

J'échus à ce moment en partage au maître répétiteur de la classe de troisième. Cette fois, j'avais à mon tour gagné le gros lot ; figurez-vous un grand jeune homme studieux, très fort latiniste. Il lisait et relisait ses auteurs, et faisait quelques traductions mal payées, destinées à être livrées ensuite à un collaborateur en renom, qui les couvrait de sa réputation et en tirait profit.

Quel plaisir de dilettante pour moi ! Au lieu de peiner sur des versions enfantines, au lieu d'être complice involontaire de contresens ou d'inepties, je voyais se dérouler devant moi la fleur des paysages virgiliens, la splendeur des harangues de Cicéron, l'âpre philosophie de Tacite… Pourquoi faut-il que j'aie à transcrire, au sujet de mon nouveau possesseur, une scène qui n'a rien

d'idyllique, entre lui et les élèves de la classe de troisième ? Ce pauvre jeune homme, facile et bon, ne demandait qu'à vivre en paix avec eux ; les autres années, rien n'avait, paraît-il, troublé l'harmonie ; mais le diable venait d'entrer avec Cafardeau dans la classe. Ce mauvais drôle était parvenu à monter toutes les têtes contre le jeune répétiteur, qui devint peu à peu le martyr de ses élèves. J'étais souvent outré des sarcasmes dont on l'accablait. Il supportait tout sans se plaindre, cherchant dans la douce antiquité un refuge contre les rudesses de la vie contemporaine… Entre nous soit dit, je le trouvais un peu « poire molle ». Pour l'exciter, je lui mis sous les yeux les phrases tirées des grands exemples de révolte contre les tyrans : je lui montrai Brutus immolant César à la liberté, et autres du même genre.

Grâce à moi, il devint moins patient, il répondit aigrement.

« Le voilà qui devient méchant, "le pion", dit un de ses élèves.

— Il faut lui faire une farce, dit Dumanais, un gros joufflu. Pit-Pat, mon petit chien frisé, a un grelot au cou… — Demain c'est dimanche… Je sors, je vais à la maison, je rapporterai le grelot…

« Et puis on attachera le grelot à la basque de la jaquette… du pion… et toutes les fois qu'il remuera, il fera ding ! ding ! Ça sera drôle ! — Quelle noce, mes amis, quelle noce de l'entendre "grelotter" !… »

Ce qui fut dit fut fait ; pendant que le maître était absorbé dans sa lecture, le grelot fut attaché. Ses élèves font du bruit, histoire de forcer le maître à quitter sa place.

« Attention, messieurs, dit celui-ci agacé. Silence ! Restez donc tranquilles… »

Et il s'avance vers eux…

Ding ! ding !… Le maître se retourne ; les élèves semblent surpris.

« M'sieur ! on a sonné…

— Taisez-vous, fait le maître sévèrement ; êtes-vous si peu appliqués que le plus léger bruit trouble vos études !… »

Et il se rassied… Nouveau ding ! ding !

« Oh ! m'sieur, font quelques élèves, bien sûr il y a un chien dans la classe… un petit chien mignon qui a un grelot !… Comment est-il entré ?… Ps ! ps ! Petit ! toutou ! viens ici ! » etc., etc.

L'un, très fort en cris de bêtes, fait même des petits houah ! houah ! assez réussis… Tout le monde se démène, c'est un bruit à ne pas s'entendre.

« Messieurs, à vos places, à vos places, vite ! vite ! » fait le maître avec des gestes irrités…

Plus il fait de gestes, plus ça fait ding ! ding !

« Mais c'est donc moi qui sonne ! » s'écrie-t-il enfin.

Il se tâte de tous les côtés : quelque chose tombe par terre en rendant un bruit argentin : ding ! ding !

Le maître d'études ramasse le grelot.

« Qu'est ceci ? dit-il courroucé.

— Oh ! m'sieur, s'écrie Dumanais, qui paye d'audace… c'est le grelot de mon petit chien Pit-Pat… Je le croyais perdu… Je suis

bien content… le voilà retrouvé !… fit-il d'un air innocent.

— Vous me croyez plus naïf que je ne suis, messieurs, reprend le jeune maître. Monsieur Dumanais, vous me copierez deux cents vers, et toute la classe cinquante. Maintenant, silence et travaillons… »

Mécontentement général.

« Il va aller se plaindre.

— Tu as entendu ?

— Oh ! c'est un mauvais "type".

— Peut-être, insinue Cafardeau, qui n'avait pas pris part à cette farce, peu méchante en somme, se réservant pour une pire, peut-être pourrait-on le faire chasser du lycée ? »

La proposition de Cafardeau eut du succès parmi certains élèves, agacés par la punition. Le faire chasser ? Comment ?

« Ennuyons-le : il finira par perdre patience et se mettra dans son tort. »

Très machiavélique, Cafardeau.

Quelques-uns trouvaient que ce ne serait pas « chic » de faire chasser le maître ; mais les mauvais eurent le dessus.

La bombe éclata, le lendemain, pendant l'étude ; le maître lisait, s'il m'en souvient bien, l'Énéide ; je l'y aidais de mon mieux…

Nous n'étions plus de ce monde, tant la poésie du « Cygne de Mantoue » chantait dans nos cœurs. Un premier pépin d'orange

vint à tomber sur le Virgile : le maître feignit de ne pas s'en apercevoir ; puis un second, puis un troisième, en même temps qu'on fredonnait à voix basse : « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?

— Assez, messieurs, assez ! Faut-il encore aller me plaindre au proviseur ? dit le maître ; vous faire tous mettre à la porte ? »

Au même instant, un nouveau pépin est lancé par Cafardeau, au moyen d'une sarbacane.

Le projectile vient frapper le jeune maître sur le globe de l'œil et lui cause une violente douleur (un peu plus, l'œil eût été crevé). Affolé, le malheureux, qui a vu d'où venait le coup, prend le premier objet qui lui tombe sous la main (c'était moi) et le lance à son agresseur… Dame ! moi aussi j'étais en colère ; je tapai dur sur Cafardeau… Ah ! ça ! je lui fis mal !… Le mauvais drôle se sauve dans les couloirs, en poussant des cris :

« À l'assassin ! je suis blessé ! Vite, au secours ! »

Juste il rencontre le censeur, qui fait appeler le proviseur. Ce dernier tance vertement le maître d'études.

« Vous avez, monsieur, lui dit-il, transgressé la loi de nos établissements qui interdit de frapper les élèves ; vous ne faites plus partie du lycée.

— Mais, monsieur le proviseur, fait le jeune homme, en lui montrant son œil injecté de sang, n'étais-je pas dans le cas de légitime défense ?

— Sans doute, mon ami, répond le proviseur, adouci à la vue de la blessure reçue par l'infortuné ; au point de vue du droit réel,

mais pas selon les lois du lycée, qui interdisent les châtiments corporels… Nul maître d'études ne doit se faire justice à lui-même.

« Quant à vous, monsieur Philippon, dit-il à Cafardeau, je vous chasse du lycée, comme un camarade et un élève dangereux… Veuillez allez faire sur-le-champ votre valise au dortoir… Je vais donner des ordres pour qu'on vous reconduise chez M. votre oncle. »

Quelle joie, mes amis, de voir Cafardeau honteusement chassé, et à cause de moi, pour la seconde fois ! (Si la vengeance est un plaisir des dieux, je fus vraiment pour quelque temps un dieu de l'Olympe.)

Ce qui me fit redescendre de mes hauteurs, ce fut d'abord la souffrance, — j'étais très disloqué, — ensuite la coquetterie… Si vous aviez vu ma tournure après cette échauffourée !

Le proviseur mit tous les élèves de la classe en retenue pour le dimanche suivant, et, dès le lendemain, leur donna un nouveau « pion » qui les mena « à la baguette » sans s'en servir jamais.

Ce que c'est que d'écouter les mauvais sujets comme Cafardeau !

Quant à moi,… impossible de m'acquitter de mes fonctions de dictionnaire dans l'état où j'étais. On me plaça, en attendant, dans un petit cabinet de débarras, en compagnie d'un vieux miroir cassé, dans lequel j'avais tout le loisir de me mirer, sinon de m'admirer.

Il faisait nuit depuis longtemps, la lune était couverte de gros nuages noirs, et on ne m'avait pas allumé de veilleuse ; un bruit

de pas étouffés se fit entendre ; un homme entre sur la pointe des pieds… À ce moment, la lune, sortant des nuages, lance un faible rayon… Je reconnais le jeune maître d'études ; il passait cette dernière nuit au lycée.

« Allons, dit-il à voix basse en s'approchant de moi, viens ; je n'ai pas d'autre dictionnaire que toi… ni d'argent pour en acheter. Grâce à toi, je pourrai finir ma traduction vendue d'avance… — (Il commet un vol, pensais-je) ; après quoi, je te rapporterai ! » continua-t-il.

Et le pauvre garçon, très honnête au fond, tout confus de son emprunt illégal, me prit, me cacha dans sa maigre valise au moment du départ…

Il me cacha dans sa maigre valise.

Il finit sa traduction ; je l'y aidai de mon mieux, c'était par charité. Il en toucha le prix ; puis, bravement, il alla lui-même me restituer au proviseur.

Le proviseur reprit le livre, de la disparition duquel il ne s'était d'ailleurs pas aperçu.

« Convenez, mon cher monsieur, lui dit-il, que votre emprunt était illégal…

— Si illégal que j'en rougis, dit le pauvre répétiteur en détournant les yeux.

— Tant mieux ! et que votre regret vous serve à l'avenir. Puissiez-vous réussir dans la vie, par le travail, » ajouta le proviseur avec un bon sourire d'encouragement.

Le jeune homme le remercia et partit soulagé ; l'emprunt forcé qu'il avait fait de moi fut le seul acte répréhensible qu'il commit, et, à force de travail et d'intelligence, il est en train d'arriver, ai-je su depuis, à se faire un nom honorable dans les lettres.

J'avais, je vous l'ai dit, souffert dans mon rôle de projectile ; on me fit consolider chez le relieur ; puis je repris mon service au lycée La Fayette. Il dura plusieurs années ; je passai successivement entre les mains d'une série d'enfants plus ou moins médiocres ; le lycée La Fayette en comptait beaucoup… Je ne me souviens plus même de leurs noms… Je ne cherchai même pas à les améliorer… J'avais trop d'orgueil pour m'intéresser à ces « queues de classe ».

« Ils ne sont pas à ma hauteur, » pensais-je.

Je n'avais pas, à cette époque, le sentiment assez développé du devoir ; je ne pensais pas qu'un dictionnaire doit faire de son mieux, même avec les plus mauvais élèves !

Une espèce d'atonie s'empara de moi ; j'étais atteint de la maladie appelée « anémie des dictionnaires ».

Je dépérissais, faute d'air pur, au physique ; faute du commerce des beaux esprits, au moral !

14

Un événement imprévu put à propos remédier à mon état de santé : une pension nouvelle venait de se fonder sur une montagne de la Suisse française. On voulait y enseigner le latin comme

langue usuelle, vivante en quelque sorte, pouvant au besoin être la langue internationale des hommes cultivés. L'affaire commençait avec peu de capitaux ; on forma donc la bibliothèque avec des livres d'occasion.

Le proviseur du lycée La Fayette, mis au courant de l'entreprise par le libraire de l'établissement, s'empressa d'écouler un stock de livres « un peu fatigués » pour leur faire, disait-il en souriant, prendre « l'air des montagnes ». Il ne savait pas si bien dire. Je fus du voyage. Moi et mes compagnons, dûment emballés, nous partîmes, après que l'affaire eût passé par toutes les sages lenteurs des écritures administratives…

« Bellegarde ! Bellegarde ! la frontière ! »

Les douaniers nous fouillent, persuadés qu'entre nos feuilles usées s'est glissée quelque bouteille de champagne ; le champagne ! ce colporteur des idées françaises !

Mais, ami douanier, nous l'aurions bu, ce champagne, puisque le vin de Palerme, chanté par le bon Horace, ne pétille plus dans aucun verre ; il faut le remplacer, et le papier des livres — pardon du calembour ! — est toujours prêt à « boire ».

— Genève ! Genève ! patrie de Rousseau et des horlogers !… Là-bas sont les Alpes que passa Annibal (pas à cet endroit-là). Je les aperçois à travers la caisse à claire-voie où nous sommes empilés.

On nous descend de wagon… Bon ! nous prenons le bateau ! Allons-nous donc quitter la terre ferme pour naviguer in altum, comme disent les Latins, c'est-à-dire en pleine mer ?

Non, c'est sur le lac Léman, tout bonnement, ce qui n'empêche que, le lac étant houleux, ballottés entre le roulis et le tangage, nous tous, pauvres livres, dans notre caisse à claire-voie, nous subissions les souffrances de l'espèce humaine, les horreurs du mal de… lac. Mais, comme nous n'avions que du latin dans l'estomac… point ne fut besoin de… baquets !

Clarens !… On nous descend de bateau, puis nous montons… on nous monte, veux-je dire, jusqu'à mi-côte d'une jolie Alpe verte, « le mont Kubly ». Là est situé un beau grand chalet, ancien hôtel-pension, devenu « l'École du plein air ».

Cette gracieuse montagne, au sommet couronné de sapins, se ramifie avec toute une chaîne d'autres Alpes, plus vertes et plus riantes les unes que les autres…

Çà et là, quelques chalets épars, des troupeaux de vaches, dont la clochette se répercute dans l'écho ; de tous côtés, d'immenses châtaigniers qui offrent aux enfants, comme un goûter tout prêt, leurs châtaignes crues, qu'on arrose de l'eau des sources. Des torrents, creusés au fond d'un abîme, séparent certaines de ces Alpes, que relie parfois un léger pont de bois, jeté au-dessus du torrent.

« Ah ! voilà les livres, fit M. Duménil, le directeur de l'École du plein air, en nous apercevant ; qu'ils soient les bienvenus, les dictionnaires latins surtout (quel aimable accueil !). Nous n'en avions qu'un pour trois élèves ; maintenant chacun va avoir le sien ! »

En même temps que nous, était monté à l'« École du plein air » un monsieur américain qui amenait son fils comme pen-

sionnaire. M. Duménil le reçut dans la salle où on venait de déballer les livres ; il exposa sa méthode au père de famille.

« Monsieur, lui dit-il, c'est à Topffer que je dois l'idée de ma méthode ; la lecture des Voyages en zigzag m'a passionné, et j'ai eu l'idée de faire pendant toute l'année ce que faisait Topffer pendant les vacances. La seule différence est que je remplace les grandes excursions par des petites ; mais tout se fait « en plein air », pour le plus grand bien des jeunes poumons et des jeunes esprits ; cela n'empêche pas le travail, au contraire.

— Je vous félicite, monsieur, dit le Yankee, et suis heureux de vous confier mon fils. »

Et il le lui laissa, après d'énergiques poignées de main.

« L'École du plein air », comment justifier ce titre aux yeux d'un dictionnaire latin, habitué au demi-jour des salles bien closes ? Était-ce classique, « le plein air » ? J'avais des scrupules… Tout à coup, l'idée me vint que le premier lycée en Grèce avait été un jardin… les jardins du Lycée, que son nom venait ou de lukos, loup, ou du mont Lyceus, donc d'une forêt en plein air, sans doute peuplée de loups. Dès lors ma conscience fut en repos ; je pouvais, sans me compromettre, continuer mon enseignement dans « l'École du plein air » : elle avait sa justification dans l'antiquité !

Depuis ce temps, sans répugnance, j'accompagnai les élèves partout où il plaisait à leur maître de les conduire ; tantôt la classe avait lieu au bord d'un torrent, dans le creux d'un vallon, tantôt sur la crête d'une montagne… Oh ! comme on déclinait bien « rosa, la rose », en cueillant des roses des Alpes ! Comme on répétait gaiement les verbes en les chantant en chœur, le long

des sentiers fleuris ! Jamais les échos des montagnes n'avaient redit si classique langage.

Les enfants étaient de nationalités diverses ; la Suisse est toujours un peu cosmopolite ; ils semblaient, dans ce plein air, harmoniser leurs natures, comme les diverses essences d'un jardin bien planté.

De la gaieté, pas de railleries méchantes, pas d'irritabilité nerveuse ; et quant à nous, les livres, on nous traitait bien ; les élèves ne roulaient pas fiévreusement nos pages entre leurs doigts… Moi, j'étais échu en partage à un bon gros petit Suisse bien portant, un peu lourdaud, Pierre Giesbach ; il était gentil pour moi, mais un peu familier ; à ses yeux, j'étais bon… à toute sauce !

« Ami dictionnaire, me disait-il parfois, aujourd'hui on déjeune dans la montagne, tu vas me servir de table. »

Et c'est sur mon dos de toile grise qu'il mangeait son pain et son miel (le miel est très goûté en Suisse). Pour relever un peu la chose, je songeais aux abeilles de Virgile !

Un jour qu'il montait, avec moi sous son bras, la pente très raide d'une montagne, il s'arrêta pour souffler…

Il s'arrêta pour souffler.

« Ah dame ! monsieur le Parisien, me fit-il, c'est plus haut que la butte Montmartre, mais tu te feras à la grimpade ! »

Au fond, ça le flattait, ce petit Suisse, d'avoir un dictionnaire né à Paris !

C'est là que j'en entendis, du latin, et quel latin ! Les élèves s'exerçaient, suivant la méthode « du plein air », à parler latin entre eux. Alors, dictionnaire, allez-vous me dire, chers lecteurs, tu devais te croire revenu au siècle d'Auguste ! Ah ! non ! D'abord, la plupart avaient l'accent suisse, ou bien anglais, ou bien allemand ; puis ils entremêlaient le latin de mots de leur propre langue… ce qui n'empêche que, au bout de quelque temps, ils maniaient très aisément ce néo-latin, et l'obligeaient à dire toutes sortes de choses dont on n'aurait pas eu l'idée au beau temps de la latinité ! « N'est-ce pas faire descendre l'idiome sacré ? » me disais-je.

Et j'étais souvent hors de moi en voyant le latin jouer au football ou au tennis l'été, aller en traîneau ou sur des patins l'hiver, manger de la choucroute et boire de la bière en toute saison !

Peu à peu (ce que c'est que l'influence du grand air), mes scrupules s'affaiblirent : j'en arrivai à me demander si toutes les langues ne seraient pas sœurs… Avais-je perdu l'esprit ?

Un jour, je me trouvai à côté des Voyages en zigzag de Topffer.

« Bonjour, monsieur, » lui dis-je le premier (étais-je déjà assez changé !) ; ce que c'est que l'influence du « plein air » !

Il me salua froidement ; il hésitait à se lier : ma haute culture l'intimidait.

« Quel beau pays est le vôtre ! dis-je, pour entamer la conversation par un compliment.

— Je croyais, me répondit le brave livre suisse, que vous autres, dictionnaires latins, vous n'admiriez que la campagne romaine. »

Comme la campagne romaine est tout ce qu'il y a de plus plat, je crus qu'il voulait me « raplatir », et je repris, un peu piqué :

« Rome était bâtie sur sept collines !

— Oh ! pas bien hautes, mon cher monsieur ; soyez sûr que votre Capitole dirait peu de chose en Suisse, et qu'un saut du haut de la roche Tarpéienne ne serait pour nos chamois qu'une aimable gambade !

— C'est par le cœur et par l'esprit qu'il faut être grand ! m'écriai-je. Qu'importent les géants de l'Oberland, s'ils n'ont pas d'histoire !… »

Ici, vous auriez pu voir le modeste livre suisse se redresser fièrement :

« Vous oubliez, me dit-il, Guillaume Tell et les héros des Quatre-Cantons ; la neige de nos montagnes fut teinte du sang des braves, monsieur ! »

J'étais « collé » ; oui, il avait raison : il y a quelque chose de grand même en dehors de l'histoire romaine.

Pour changer la conversation, je lui parlai de son pays ; il m'en décrivit les beautés, les cataclysmes effrayants, la sauvage grandeur de la Jungfrau ou du Finsteraarhorn. On sentait qu'il avait voyagé…

« Vous connaissez votre pays à fond, lui dis-je.

— Je fais mieux, je l'aime, » me répondit-il.

Sa simplicité me plaisait ; que dis-je ! elle était sur le point de me gagner.

J'étais heureux chez M. Duménil, et j'y devenais meilleur.

Je quittai « l'École du plein air » par une glissade que je vais vous raconter.

15

Le Chaudron, ainsi nommé parce que l'eau y fait de gros bouillons, est un torrent fort impétueux qui descend, tout en grondant, des hauteurs de la Dent de Jamant, montagne du canton de Vaud. Un jour, mon jeune étourdi de Pierre Giesbach et moi nous avions élu domicile très, très haut dans la montagne ; c'était là notre « salle d'études ». L'écolier, sa version une fois faite, comptait redescendre, avec moi sous le bras, jusqu'à « l'École du plein air ».

Comme on le voit, la liberté était grande pour lui, grande pour tous ses condisciples.

Que se passa-t-il, ce jour-là, entre nous deux ? Ou devait être longtemps sans le savoir…

Quelque temps après la susdite promenade, un article sensationnel parut dans le Nouvelliste de Lausanne, sous la rubrique suivante :

LE CRIME DU CHAUDRON

Un crime affreux, qui met en émoi toute la population, vient d'être commis dans notre paisible » canton de Vaud :

On a retrouvé, dans le lit du Chaudron, un alpenstock, un chapeau et un dictionnaire latin, tachés de sang ; le chapeau, de forme élégante, semble indiquer que la victime était jeune ; le dictionnaire latin fait croire que c'était un étudiant, en train de travailler sur les pentes de la Dent de Jamant ou du mont de Caux au moment où le crime a été perpétré !

Quel était donc ce crime affreux auquel j'avais été mêlé ?

Mon jeune possesseur, Pierre Giesbach, assez étourdi, m'avait maladroitement posé en équilibre, ainsi que son chapeau et son alpenstock, sur le bord d'un rocher ; l'air était calme, le ciel pur. Tout à coup, de gros nuages apparaissent, un tourbillon de vent s'élève… : voilà le chapeau qui s'envole… Le jeune Suisse s'élance pour le rattraper : le chapeau vole toujours. Bien plus, le bras de l'écolier m'atteint, détruit l'équilibre instable dont je jouissais. Je tombe… lourdement, hélas ! du rocher, entraînant par mon poids l'alpenstock, et nous voilà roulant de pente en pente jusque dans le fond du gouffre, vers le fameux « Chaudron ».

Je tombe, entraînant l'alpenstock.

C'était au commencement de la fonte des neiges, le Chaudron grondait dans l'abîme. De chute en chute j'y marchai tout droit, ainsi que le bâton et même le chapeau, qui, après avoir un peu voltigé, finit par nous rejoindre.

Je roulais, nous roulions ; je déroulais, nous déroulions toujours… je ne savais plus où j'en étais. Le bruit assourdissant de l'eau, écumant au-dessous de moi, m'enlevait jusqu'à l'usage de ma raison… Enfin je touche le fond de l'abîme, j'y suis ; je suis dans le torrent ; plus d'une petite truite maligne vint me flairer du bout de son nez, pour voir de près le gros compagnon que lui

donnait le hasard… toutes s'éloignèrent avec quelque dédain… Si elles avaient su quel savant personnage roulait dans les flots de leur mouvante demeure !… Mais l'auraient-elles su, je doute qu'elles eussent profité de la bonne aubaine pour apprendre le latin !

La pente du torrent, la violence de l'eau bouillonnante, allaient m'entraîner plus loin… jusqu'au lac Léman peut-être, lorsqu'un quartier de roc me barra le chemin ; je bondis de côté, comme une balle qu'on lance, et… je me trouvai à sec sur de grosses pierres moussues. Quant au chapeau, au bâton, je ne les vis plus.

. . . . . .

Je restai là plusieurs jours, à me sécher au soleil, écoutant le fracas du torrent, me demandant si ses flots capricieux n'allaient pas me ressaisir à nouveau, et attendant, très anxieux, les aventures…

Àquelques jours de là, un jeune vacher qui menait paître ses vaches sur une Alpe voisine passa sur le bord du torrent.

Il m'aperçut, à demi enfoui sous les herbes qui commençaient à m'entourer (un liseron s'était déjà enroulé autour de moi, et un papillon s'y posait). Il fit tomber les insectes et la mousse et me ramassa enfin.

« Drôle de machine, dit-il, on dirait un livre… Quel gros livre ! »

Mon titre avait disparu avec l'écriteau qui le portait.

Il m'ouvrit pour voir ce que je contenais : bien entendu il ne savait pas le latin, mais, en bon Suisse qu'il était, le jeune vacher avait suivi l'école.

Il me feuilleta ; n'y comprit rien ; en conçut du respect.

« Oh ! c'est un livre pour les savants ! » dit-il, et il me porta à un ancien professeur d'histoire du collège de Lausanne, alors retiré à Triental, petit village des environs ; un brave homme, très aimé dans le pays, où il se plaisait à instruire la jeunesse, tout en se livrant à des travaux sur les origines de l'histoire de France.

« C'est un dictionnaire latin, ta trouvaille, Jean-Claude, dit-il au jeune vacher,... un fameux dictionnaire, et imprimé à Paris, encore ! »

Mais par quel hasard dans le lit d'un torrent ? se demandait-il... Étrange salle d'études ! Puis, me regardant de plus près, il s'exclama avec horreur :

« Du sang ! Le dictionnaire est taché de sang ! »

Au même instant, un bruit sous sa fenêtre attira son attention... Un gamin du pays rapportait un alpenstock et un chapeau, tous deux également tachés de rouge, trouvés à un niveau supérieur du torrent, qui les avait aussi jetés par-dessus bord.

Tout le village s'attroupa ; ces bons Suisses sont curieux comme des badauds parisiens !

« Monsieur le professeur, dit un cabaretier du pays, beau parleur de la troupe, ne pensez-vous pas que nous sommes en présence d'un crime ? Ces objets tachés de sang l'indiquent.

— Oui, si c'est bien du sang, reprit le professeur ; je l'ai cru d'abord, mais en est-on sûr ? »

Un original, qui faisait de la chimie à ses heures, hasarda la réflexion que ce rouge pourrait bien avoir une origine minérale et non animale… Il offrit même d'en faire l'analyse.

Ah bien oui ! on lui riva son clou ! Il faillit se mettra tout le pays à dos.

« Ce ne peut être que du sang, affirmaient les malins du village ; l'assassin aura caché le corps de sa victime et jeté dans le torrent bâton, chapeau et dictionnaire, pour qu'ils soient entraînés dans le gouffre… C'est par un hasard providentiel que les preuves du crime ont été accrochées en route pour crier vengeance contre le meurtrier… »

La justice instruisit l'affaire avec le plus grand soin, même le meurtrier fut retrouvé (à défaut de la victime).

C'était un grand diable, contrebandier, braconnier, chapardeur, de conduite suspecte ; on le mit en prison préventive ; c'est alors que parut dans le Nouvelliste de Lausanne l'article dont j'ai déjà parlé.

On m'avait déposé dans la grande salle commune du petit pays de Triental. Chacun venait me voir ; j'étais fier du bruit fait autour de moi, mais un peu honteux en même temps de ne pouvoir détromper tout ce monde-là… La chose grossit dans l'opinion, jusqu'au jour où parut, dans tous les journaux suisses, une note ainsi conçue :

M. Duménil, directeur de l'École du plein air, actuellement en excursion dans l'Oberland bernois, fait savoir que le dictionnaire

latin trouvé dans le Chaudron appartient à un de ses élèves, très bien portant d'ailleurs, M. Pierre Giesbach, ainsi que le chapeau et l'alpenstock… Dans l'état ou doit être le dictionnaire, prière de le jeter, et de faire un heureux avec le chapeau trop déformé de notre élève.

Du coup, je retombai dans l'obscurité… Ainsi finit l'histoire du crime monstrueux qui avait, pendant deux mois, passionné le canton de Vaud. Mais pourquoi, dira-t-on, la pension Duménil n'avait-elle pas plus tôt éclairé la justice ?

Pour deux raisons : d'abord, le jeune étourdi qui m'avait laissé choir ne s'en était pas vanté ; il m'avait, de ses propres deniers, remplacé au plus vite dans un magasin de Lausanne, ainsi que son chapeau ; puis, peu de jours après, avant qu'on m'eût découvert dans le Chaudron, une lettre de son père, un Suisse établi en Allemagne, l'avait rappelé dans ce pays pour quelque temps… Il rejoignît ensuite la pension Duménil, en excursion dans l'Oberland bernois, et c'est là seulement qu'il apprit tout le bruit fait autour de mon nom et l'arrestation d'un homme pour si futile sujet… Alors il s'était décidé à parler à M. Duménil.

Mais les taches de sang ? dira-t-on. Pourquoi des taches de sang ? Parce que, au contact de l'eau, mon écriteau rouge avait déteint sur mon complet gris, ainsi que sur le feutre du chameau et le bois du bâton, mes compagnons de chute… Ensuite l'écriteau s'était décollé et… noyé, et nul n'avait eu l'idée (puisqu'il avait disparu) que c'était lui l'auteur de tout le mal… Ainsi l'imagination des hommes va toujours au delà de la réalité !

16

Le professeur, M. Wissend, ne m'avait pas trouvé bon à jeter, lui... Il me regarda avec soin... Mes caractères étaient un peu pâlis, mes pages avaient un peu souffert, par suite de mon bain intempestif ; mais il vit que, en mettant ses lunettes, il pourrait encore tirer parti de moi... Justement il étudiait l'historien Grégoire de Tours, dont le latin lui paraissait obscur. Je pourrais l'éclairer, pensa-t-il.

Je ne répondis pas à son attente ; cette vie me parut monotone... Il ne me plaisait pas à moi de traduire Grégoire de Tours. Sans doute c'est un homme illustre, mais il parle le latin de la décadence !... Donc je n'élucidai pas, pour le bon savant, les points obscurs du livre... je lui bâillai tout le temps entre les mains... Je m'ennuyais à mourir, et si j'avais eu des pieds ou des ailes, j'aurais fui.

L'eau avait changé mon destin : le feu vint le transformer à nouveau...

M. Wissend, excellent homme et très charitable (quoi que je puisse penser de son latin), n'était que trop bon : il hébergeait chez lui une sorte d'idiot, goitreux et méchant, malgré son idiotie. Pour le plaisir de faire le mal, cet affreux bonhomme mit le feu à la petite étable où logeait la chèvre...

C'était le soir... Pendant la nuit, le feu gagna la maisonnette, un simple chalet de bois... Le professeur et sa vieille gouvernante, surpris dans leur sommeil, n'eurent que le temps de se sauver à peine vêtus, après avoir risqué leur vie pour sauver la pauvre chèvre qui bêlait à fendre l'âme...

Quant à moi, M. Wissend m'oublia le mieux du monde… J'ai su depuis qu'il m'avait qualifié de a dictionnaire médiocre, très peu clair et peu savant ». En conscience, ma conduite envers lui méritait ce jugement !

Je semblais, plus qu'un autre, destiné à être grillé : il n'en fut rien… Un éboulement de cloisons, de plâtras, se produisit, renversa la table sur laquelle j'étais placé, grand ouvert à la lettre S, les lunettes d'argent du professeur placées en travers sur mes pages… La table tomba sous les cloisons ; je tombai avec la table, me refermant sur les lunettes d'argent, et nous restâmes ainsi… non grillés !

Il vint le lendemain, l'incendie éteint, voir ce qu'il pourrait retrouver de son modeste mobilier… Bien peu de chose, hélas ! presque tout était consumé…

Un des paysans qui l'aidaient dans sa recherche, en soulevant les poutres noircies, les cloisons brûlées, s'écria tout à coup :

« Oh ! monsieur le professeur la drôle de chose ! Ce livre pas brûlé ! Juste le livre du Chaudron ! Il est donc sorcier ?

— Vraiment ! dit le professeur s'approchant ; vraiment, il n'est pas brûlé ? Oh ! j'aurais mieux aimé le voir flamber que mes chers vieux meubles. Mais ne maugréons pas ; moi et ma fidèle servante avons échappé à l'incendie le reste n'est rien.

Il me prit entre ses mains, les lunettes d'argent s'échappèrent de mes pages. Le vieillard eut un mouvement de joie enfantine.

« Oh ! mes vieilles chères lunettes, cadeau d'un bon ami aujourd'hui disparu ! Que je suis content de vous retrouver !… Vous voilà donc !…

— C'est le dictionnaire qui vous les a gardées, monsieur Wissend, dit familièrement le même paysan ; mieux encore qu'il ne s'est gardé lui-même, car il a les pages toutes grillées sur les bords… »

Malgré le sauvetage opéré par moi, le professeur se souciait peu de recommencera me consulter. Il préféra acheter une bonne traduction de Grégoire de Tours. Quant à moi, il me fit mettre au grenier, dans le nouveau chalet où il s'installa.

J'aurais dû vieillir là, oublié. Mais, un jour, M. Wissend reçut la visite d'un de ses neveux, jeune étudiant qui aspirait à devenir docteur ès lettres.

Comme mon aventure dans le Chaudron avait fait du bruit, l'étudiant demanda à me voir et s'intéressa à mes aventures.

« À l'épreuve de l'eau et du feu ! Vous avez là, mon oncle, fit-il, un curieux livre !

— Peu commode à consulter en tout cas, mon enfant. Croirais-tu qu'il n'a pu m'être d'aucun secours pour traduire Grégoire de Tours ?…

— Je le crois aisément, mon oncle : les meilleurs dictionnaires sont ceux qui ne renferment que les mots et les exemples du latin cicéronien, et… mais je ne me trompe pas ! C'est un Quicherat revu par Merlin ; il doit être inflexible sur ce point ! »

Je me rengorgeai !

« C'est possible ! dit le professeur en hochant la tête ; mais je m'inquiète moins du latin cicéronien que de celui de nos vieux

historiens… Si tu veux ce dictionnaire, Arsène, dit-il à son neveu, prends-le, mon ami, dit-il, je te le donne. »

Mon nouveau maître m'emmena à Genève, sur le bord du lac, où il logeait en face de la chaîne du mont Blanc. Excellent latiniste, il me fit encore goûter de douces jouissances littéraires, qui me rappelaient le temps passé avec le jeune répétiteur du lycée La Fayette. Deux ans après, l'étudiant, très instruit, très méritant, fut reçu docteur ès lettres, et obtint une place de professeur au collège de Vevey.

Avant de quitter Genève, il réunit tous ses livres, assez usés pour la plupart, sur la tablette de sa cheminée :

« Mes enfants, nous dit-il gravement, vous m'avez bien servi, mais l'heure est venue de nous séparer je vais vous conduire tous chez "l'oncle Moser" ! »

17

L'oncle Moser était un petit vieux à longue barbe blanche, au nez crochu. Quand je dis petit, c'est qu'il était voûté au point de le paraître ; car, en somme, il était grand.

Malgré ses lunettes bleues et sa taille courbée, l'oncle Moser était plus solide et y voyait plus clair que bien des jeunes. Colporteur, vendeur et acheteur de livres, il n'était point de petit village suisse, accroché au flanc d'une montagne ou enfoui dans un ravin, qu'il ne visitât au moins une fois l'an, pour y offrir des livres vieux et à bas prix… Il portait toujours sa balle sur son dos, ce qui, disait-on, l'avait ainsi courbé. Malin comme un singe, le

vieux s'était enrichi, et dans la doublure de sa houppelande devaient être cachés bien des billets de banque. Rien d'étrange comme la couleur de la susdite houppelande. Était-elle jaunâtre, verdâtre ou grisâtre ?... Il semblait que, comme la peau de certains poissons, elle variât avec les milieux où elle se trouvait, pour moins s'en distinguer.

N'allez pas croire pour cela que l'oncle Moser eût besoin d'échapper à l'œil vigilant de la police ; loin de là, et sous son aspect de vieil usurier se cachait un bienfaiteur de l'humanité souffrante : c'est comme tel qu'il était partout à sa place.

Tout le bien qu'il faisait, c'était au nom de son noble maître, le comte de la Richardière. Ce noble comte, qu'il disait être constamment en résidence à l'étranger, nul ne l'avait vu, nul ne devait le voir jamais, car il n'existait pas. Ce n'était que l'ingénieux prête-nom dont se couvraient l'inépuisable charité et la modestie de l'excellent homme. C'était au nom du comte de la Richardière qu'était élevé, sur le flanc sud d'une montagne du Jura, « l'asile Rachel », un chalet bien situé, où des enfants malades venaient retrouver la santé perdue.

En réalité, cet asile n'avait d'autre fondateur que l'oncle Moser.

L'oncle Moser visitait, entretenait avec amour ce refuge de la souffrance enfantine, fondé par lui en souvenir d'une enfant arrachée naguère à sa tendresse, et, chaque année, il l'augmentait, y ajoutait un nouveau lit... Genève étant le point d'attache du vieux colporteur, c'est là que nous mena l'étudiant.

Il nous examina tous avec soin ; la plupart des livres, mes compagnons, étaient suisses d'origine. De chacun d'eux il aurait

pu dire l'histoire : tous avaient passé entre ses mains. Sur chacun d'eux, le vieux marchand remarquait les nouvelles dépréciations subies : pages froissés, taches d'encre, etc. Mon tour vint ; il me soupesa, me retourna dans tous les sens.

« Connais pas, fit-il enfin. C'est étrange, car je les connais tous, les dictionnaires latins qui voyagent en Suisse. Édité à Paris, celui-là… très fatigué… pour son âge…

« Où avez-vous eu ce livre, jeune homme ? dit l'oncle Moser, avec la familiarité dont il usait avec sa clientèle de jeunes gens.

« Où avez-vous eu ce livre, jeune homme ? »

— Devinez, oncle Moser, lui répondit non moins familièrement l'étudiant ; devinez son histoire… C'est le fameux dictionnaire de « l'École du plein air ». C'est lui qui a exécuté le plongeon… C'est lui qui a fait découvrir le prétendu assassin. Voici la place où était l'étiquette rouge, enlevée par le « Chaudron ». Voici les prétendues taches de sang ; … du rouge d'aniline…

— Ah ! vraiment, dit l'oncle Moser, enchanté au fond d'avoir en moi un sujet de marque. Ce que je ne m'explique pas toutefois, c'est le bord roussi des feuilles ; on dirait qu'il a passé par un incendie ?

— Vous avez deviné juste. Le pauvre bouquin a échappé aux flammes d'un incendie, non sans se griller le bout des ailes… »

Le vieux marchand m'acheta pour presque rien, après avoir déprécié mes mérites tant qu'il put.

Je me séparai de l'étudiant avec indifférence : depuis que j'avais quitté mon ami Paul et sa charmante famille, mon cœur

n'avait battu pour personne.

« Comment vais-je te traiter ? fit le vieux, en me regardant après le départ de l'étudiant. Rien ne me serait plus facile que de te faire faire peau neuve. À quoi bon ? Tu deviendrais un dictionnaire banal. »

Le surlendemain paraissait dans la Gazette de Genève l'entrefilet suivant :

Un livre qu'on ne peut ni noyer ni brûler, c'est le dictionnaire latin-français qui a donné lieu à l'émouvante affaire connue sous le nom de Crime du Chaudron. Après avoir traversé sain et sauf l'incendie effrayant de Triental, il vient de tomber aux mains du brocanteur de livres bien connu, l'Oncle Moser, 23, rue du Rhône, à Genève, qui serait prêt à le céder à un amateur sérieux.

Deux jours après, un Anglais long, grave, correct, se présentait chez « l'oncle Moser ».

« Aôh ! môsieur oncle Moser, moa voudrais voir dictionnaire lavé-brûlé.

— Le voici, milord… Il est déjà très demandé… J'ai eu beaucoup de peine à me le procurer. »

Là dedans, pas un mot de vrai ; mais l'oncle Moser n'en était pas à cela près !… Et puis, c'était pour l'asile Rachel !

« Vous la[illisible] vendre cher cette dictionnaire ? Elle n'être pas jolie du tout !

— Cher… pour vous, milord, non : je sens en vous l'âme d'un collectionneur !

— Vous avôar raison, môsieur oncle Moser… Moi collectionner toutes les objets célèbres par procès ou crimes.

« Quel prix vous vendre cette laide dictionnaire ?

(insolent Anglais, va !)

— Deux louis, milord, et parce que c'est pour vous…

— Cela être cher, très cher ; mais moi le prendre tout de même : mon collecchione avant tout ! »

Voilà comme quoi je passai à l'état de pièce de collection.

18

Mon Anglais, un vrai lord, voyageait en Suisse, et de là retournait en Sicile y habiter un très beau château qu'il avait délaissé depuis plusieurs années. C'est là qu'il comptait exposer les nouvelles pièces de sa collection, acquises pendant sa dernière promenade à travers l'Europe.

Dans la malle où milord me plaça, j'étais en étrange compagnie, tous objets ayant un passé dramatique : les uns ayant servi à faire retrouver un assassin ou sa victime ; les autres à égarer la justice sur de fausses pistes… Ici, un couteau encore taché de sang (du vrai sang, celui-là) ; plus loin, une tasse où restait encore un peu de café empoisonné ; là, des lettres ou des bijoux révélateurs ; une mèche de cheveux arrachée à des mains crispées.

Mon cœur se serrait en telle société.

« Que ne suis-je resté au fond du Chaudron ! me disais-je. Au moins là, éternellement purifié par le cristal des eaux courantes, je ne vivrais pas entouré d'objets homicides !… »

Mon sort ne devait pas être d'y demeurer longtemps.

Pour se rendre avec tous ses bagages dans son château des environs de Palerme, où l'attendait un nombreux personnel, milord avait frété, à Palerme même, une voiture du pays, qui s'en allait cahin-caha, dans la campagne déserte, à la nuit tombante. Milord, calme et digne, sommeillait, à moitié enfoui dans ses plaids de voyage ; sur l'autre banquette, son valet de chambre, non moins digne, l'imitait.

« Dove andate ? » (Où allez-vous ?) fut-il dit tout à coup par des messieurs armés jusqu'aux dents, qui, sur la route déserte, surgirent soudain d'un épais fourré.

— Cela pas regarder vous. Regarder môa. Vous êtes une indiscrète, » répond, dans son médiocre italien, milord, courroucé d'être ainsi arraché aux douceurs du sommeil.

Ces « messieurs » trouvèrent que la chose les regardait ; et, jugeant toute discussion inutile, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, aidés du cocher, une de leurs bonnes connaissances, un pourvoyeur de « gibier » pour eux, ils ficelèrent milord comme un saucisson, ainsi que le valet de chambre de milord.

Ils le déposèrent ensuite respectueusement sur le bord de la route, malgré ses protestations, en lui souhaitant la buona sera (le bonsoir). Quant à la voiture, elle retourna vers Palerme, conduite par le même cocher, mais allégée de ses bagages…

Les messieurs « armés jusqu'aux dents » transportèrent avec précaution les bagages sous bois et se mirent en devoir d'en visiter le contenu.

Heureusement pour eux qu'il y avait des valeurs faciles à négocier et quelques rouleaux d'or ; car, en déballant la précieuse collecchione de milord, ils donnèrent des signes non équivoques de mécontentement…

J'appris, du coup, tous les jurons dont dispose la langue italienne. Ils dispersèrent les pièces rares au vent ; le couteau taché de sang servit de couteau de poche de l'un d'eux (changeait-il beaucoup de destination ?) ; la tasse au café empoisonné fut lavée à la source prochaine et leur devint ustensile de ménage ; les lettres et papiers furent jetés ou brûlés ; les quelques bijoux, vendus au plus offrant.

Quant à moi… ils hésitèrent un peu, puis l'un d'eux s'écria :

« Oh ! l'épicier della strada Malo, qui nous envoie souvent des « clients » (des clients, c'étaient des voyageurs dans le genre de milord), sera content d'en faire des cornets pour vendre des bonbons ! … »

Le lendemain je fis connaissance avec la boutique de l'épicier de la strada Malo. Cet honorable commerçant accepta tout d'abord le cadeau. Par la suite, il trouva mon papier peu propre aux cornets et, pour quelques sous, me revendit à un chiffonnier de Palerme.

Àce moment, une fabrique de papier des environs de Paris faisait un grand appel aux papiers de tous les pays : le chiffonnier

me revendit à son tour. Je fus alors dirigé sur Naples, de là sur Marseille, par bateau, puis, par chemin de fer, sur Essonnes, où était la fabrique de papiers ; c'est là que devait, selon toute probabilité, se terminer mon existence personnelle !

Vous remarquerez, chers lecteurs, que je vous décris ces événements, qui auraient dû être si palpitants pour moi, avec une grande impassibilité… Je comprenais, en effet, que l'heure de disparaître avait sonné… Je ne me sentais plus qu'un colis encombrant, qu'une marchandise sans valeur… Tout m'avait abandonné… même la grande voix du latin ne parlait plus en moi…

On me déballa, moi et nombre d'autres livres, de papiers de toute sorte, sous le vaste hangar d'une grande usine, à Essonnes… Là je me retrouve un peu et je regarde autour de moi.

Au milieu d'un va-et-vient d'ouvriers, de gens affairés, je distingue une femme, entourée d'un gros tas de vieux livres ; elle coupe les fils qui retiennent les pages :

« C'est la Parque des livres, pensai-je : elle tranche le fil de leur destin ! »

Il s'arrêta pour souffler.

Deux ouvriers s'emparaient ensuite des pages et les portaient dans une vaste cuve. Là, arrosées perpétuellement d'un filet d'eau courante et écrasées, triturées par le redoutable « marteau pilon » (cette guillotine des livres), ces pages qui, il n'y a qu'un instant encore, portaient l'empreinte de la pensée humaine, qui s'étaient appelées Corneille ou Racine, Homère ou Virgile peut-être, étaient transformées en une pâte semi-liquide et grisâtre, où rien ne demeurait d'elles-mêmes…

Je tressaillis ; on s'approchait de moi :

« À mon tour, » dis-je…

En effet, on me plaça devant la femme que j'avais appelée « la Parque des livres ». Elle prit ses ciseaux pour détacher mes pages ; déjà elle tenait le fil…

Une voix lui cria :

« Attendez ; il y a erreur ! » Deux hommes vinrent alors me regarder. L'un d'eux me prit entre ses mains : il semblait étranger à l'usine ; l'autre était un contremaître. Après m'avoir feuilleté, examiné avec dédain, l'étranger me jeta au milieu d'autres livres, assez fatigués d'aspect.

« Oui, il peut encore aller dans le tas, » dit-il.

On nous vendit tous au poids. C'est à mon plus gros poids que je dus de valoir un peu plus que les autres, pas du tout, hélas ! à ma docte science. L'acheteur me fourra sans façon dans un grand sac et m'emporta.

L'acheteur me fourra sans façon dans un grand sac.

« C'est pour me livrer à quelque nouveau supplice, » pensai-je.

Àce moment, brisé par les émotions, privé de lumière, dans le fond de ce sac, je perdis la conscience de mon être !

19

Un vent frais me réveilla. Je regarde autour de moi… je me regarde moi-même : j'étais encore intact, l'aspect un peu plus vieillot, si c'était possible, mais intact ; seulement où étais-je ?… Je ne sais quel parfum familier me pénétrait ; j'étais à Paris, quai Conti, dans l'éventaire d'un bouquiniste, loin du marteau pilon !!!

Tout près de moi, l'Institut et sa coupole. Que de grands esprits, d'illustres latinistes, y ont passé ! Plus loin, dans la brume grise d'un matin d'automne, la statue de Henri IV, Notre-Dame, la sainte Chapelle… En face, le Louvre ; tous ces bords, non fleuris, mais chéris, de la Seine, qui, elle, jaunie par de récentes pluies, avait un faux air de Tibre… Autour de moi, d'autres livres, de vieux livres… la plupart reliés en veau… anciens livres de prix, dont les lauréats avaient maintenant des cheveux blancs…

Puis, plus loin, des livres de classe usés et passés de mode… romans défraichis au dehors et vieillis au dedans ; vieux journaux, vieux alphabets, vieux almanachs, vieux livres de controverse philosophique, naguère hostiles les uns aux autres, tous oubliés maintenant, et étalés côte à côte dans la fraternité du malheur et… de la poussière !

Tour à tout je les regardais et je contemplais les hautes tours de Notre-Dame, déjà vieille et très vieille quand ces livres-là n'étaient pas nés, toujours jeune et très jeune quand leur vie était presque écoulée !

Une odeur vague de moisi s'exhalait de tous ces livres qui naguère avaient « fleuré bon » l'imprimerie fraiche ; mais où sont

« les neiges d'antan » ?

Lorsque quelque passant les tournait et les retournait, ils s'ouvraient sans résistance de toute la mollesse de leurs brochures usées… Hélas ! moi aussi, j'en étais là !… J'avais comme voisins d'une part les Contes à ma fille, de Bouilly, d'autre part la Clef des songes. Un peu plus loin, la grammaire française de Joël et Baptal, édition de 1832, et l'almanach de Mathieu Lænsberg. Dans cette société si mêlée, tout mon passé me remonta au cœur ; je me rappelai le temps où je traitais La Fontaine de plagiaire, où je trouvais que les Grecs manquaient d'« esprit ». Je me souviens du temps moins lointain où, non corrigé, même par le malheur, j'avais traité Grégoire de Tours de décadent ; je me souvins de mon ton méprisant avec les dictionnaires de langues vivantes, de mon opposition à l'instruction des « filles », et… je rougis…

Oui, j'avais cru que le nec plus ultra des connaissances humaines, c'était le latin, et qu'à en être bourré, homme ou livre avait un mérite transcendant ; partant, je m'étais déclaré supérieur à tous, non seulement aux livres, mais aux hommes ! On l'avait senti, et nul ne m'avait aimé, parce que mon orgueil m'empêchait d'être serviable et doux ; j'avais failli le payer cher, lors de l'incendie. Le bon savant de Triental, si j'avais été pour lui un aimable et prévenant auxiliaire, m'aurait-il abandonné aux flammes, alors qu'il risquait sa vie pour sauver sa chèvre, qui, elle, ne savait pas le latin ?

Mea culpa !… Alors, tout mon orgueil tomba, je résolus de changer mon cœur ; je me tournai vers les livres qui m'entouraient, et je me mis, exprès, pour m'habituer à l'humilité, à causer avec la Clef des songes ; je voulais, en commençant par elle,

en « l'interviewant », savoir qui, de mes voisins, était content de son sort. Contentus sua sorte.

« Madame, lui dis-je poliment, êtes-vous contente de votre sort ? »

Àces mots, elle me regarda étonnée ; je lui paraissais, un gros bonnet, c'est évident.

« Monsieur, me répondit-elle, je ne suis pas un livre de valeur ; mais je ne suis pas nuisible. J'ai eu de bien durs moments dans mon existence ; mais toutes les fois que j'ai pu rendre un moment heureux quelque lecteur ou lectrice, lui faire oublier, par les billevesées que je contiens, les soucis de l'heure présente, oui, j'ai été contente de mon sort. »

Je la saluai en signe de remerciement ; puis, me tournant vers les Contes de Bouilly, reliés à l'ancienne mode, et vers un vieux Berquin tout usé, je leur posai la même question.

« Oui, me dirent-ils, quand nous avons amené le sourire sur les lèvres roses d'un enfant ; plus encore quand, par une bonne petite morale, nous l'avons rendu meilleur, toujours nous avons été contents de notre sort. »

Je m'adressai ensuite à une collection déjà ancienne de journaux de modes, le Secret de beauté, où des figurines surannées esquissaient un sempiternel sourire.

« Non, me dit-elle, je ne suis pas contente de mon sort ; en vieillissant, je ne suis plus bonne à rien…

— Qu'à figurer à la centenale, ma commère, murmura un livre mauvais plaisant (c'était l'année de l'Exposition).

— Les modes que j'enseignais, continua-t-elle, font rire maintenant ; mes recettes de jeunesse éternelle sont ridicules, venant d'une vieille comme moi… Je n'ai eu qu'un bon moment, celui de ma venue au monde, et encore… Les hommages d'autrefois me rendent plus cruel l'abandon d'aujourd'hui ! »

M'adressant ensuite à un livre de géographie démodé, je lui demandai ce qu'il pensait de la vie, lui qui avait beaucoup vécu.

« Du bien, me répondit-il ; j'ai été bon à quelque chose : je suis le précurseur de livres qu'on dit plus parfaits que moi, plus jeunes, en tout cas, reprit-il avec bonhomie : les vieux ont toujours tort ; on me délaisse pour eux, soit, mais nul ne m'insultera, car on salue toujours avec respect les instituteurs de la jeunesse. »

J'avisai alors un roman à sensation, qui ne contait que crimes et sottises ; un mauvais livre, dont les mères éloignent leurs enfants. Il baillait dans un coin.

« Oh ! non, me dit-il avec une rage contenue, oh ! non, je ne suis pas content ! J'en veux à l'auteur de mes jours ; il m'a créé mauvais… J'ai fait le mal et je ne suis pas heureux ; j'ai corrompu les bons, rendu pires les méchants… Que de fois on m'a jeté de côté en s'écriant : « Oh ! le vilain livre !… » Maintenant j'ai des remords, et je bénirais le coup de vent qui m'entraînerait vers la Seine !

Jetant alors mon dévolu sur un vieil alphabet, je¸ le questionnai aussi :

« Oui, je suis heureux, me dit-il avec une noble simplicité ; je porte avec moi la lumière !

« L'alphabet est le pionnier de la civilisation, nous sommes le flambeau qui reluit dans l'ombre…

— Et vous, monsieur, ajouta l'alphabet avec respect, vous devez aussi être content de votre sort, vous qui êtes pour le lycéen, le bachelier, le fin lettré, ce que nous sommes pour l'enfant ignorant.

— Oui, je suis quelquefois venu en aide à un enfant que j'aimais… ensuite à un jeune maître d'études… Ce furent pour moi d'heureux moments !

— À la bonne heure, monsieur, reprit l'alphabet. Voyez-vous, quand on cherche dans ses souvenirs, les seuls vraiment heureux sont ceux du bien qu'on a fait. »

Une voix connue, non loin de moi, me fit tressaillir ; elle avait un fort accent anglais.

« Aôh ! môssieur latiniste, vous qui êtes une si grande personnage, vous être aussi chez le bouquiniste ? »

Je me retournai : c'était le dictionnaire anglais dont j'ai parlé au début de cette histoire, un peu déplumé, lui aussi, mais toujours plein d'entrain. Je le pris avec lui du bon côté :

« Quoi ! vous ici ? lui dis-je.

— Yes, repartit-il avec philosophie. Oh ! yes, môa être ici, grâce à l'enseignement moderne ; elle pas reconnaissante envers moi, du tout… du tout.

— Pas possible, fis-je.

— Oh yes ! on a changé le méthode d'apprendre l'anglais, et moi je ne suis plus in the fashion. »

Le croiriez-vous ? je me liai d'amitié avec ce livre, naguère tant dédaigné. Je vis que, sous son sans-gêne de mauvais ton, il avait du bon (les Anglais se mettent très à leur aise sur le continent). Il s'était rendu utile, avait enseigné, aux cours gratuits du soir, l'anglais à un brave garçon qui, grâce à lui, avait réussi dans le commerce et s'était fait une bonne situation, au point d'épouser la fille de son patron.

De plus en plus, je sentais un respect m'envahir pour tout ce qui est utile et bon, si simple soit-il. Alors, peu à peu, sans nier l'excellence de la langue latine, j'en arrivai à considérer que la vie… pour les livres est une sorte de théâtre où tous les rôles, marquis, soubrettes, généraux ou soldats, dictionnaires ou alphabets, romans ou grammaires, tous sont égaux s'ils sont remplis avec le même amour du mieux et du bien. Les meilleurs souvenirs sont ceux du bien qu'on a fait devait rester à jamais ma maxime.

Je passai quelque temps chez le bouquiniste, un excellent homme qui ne maltraitait pas ses livres, mais qui aimait à les parcourir. Revenu de toutes mes folles ambitions, je me plaisais chez ce brave homme, au milieu de ces braves gens de livres.

Mais, hélas ! l'étalage d'un bouquiniste est une hôtellerie où l'on entre, d'où l'on sort sans cesse ; beaucoup de mes bons amis, les livres utiles, partirent comme était parti l'alphabet ; le dictionnaire anglais trouva aussi acquéreur, tandis que moi, Quicherat revu par Merlin, je restai pour compte… Il ne me demeura, comme ancienne connaissance, que le Secret de beauté, cette col-

lection rose tendre de modes surannées. C'était une péronnelle insupportable ; il aurait fallu l'accabler de compliments, toute fanée qu'elle était… Elle n'avait pas une idée sérieuse dans le « texte » ; elle passait son temps à regretter la « crinoline » en termes pleurnichards. J'essayai de lui offrir les consolations de l'étude :

« Ne voudriez-vous pas, lui dis-je, apprendre le latin ? »

La sotte refusa ; elle répétait :

« Ah ! si les modes du second Empire pouvaient revenir !

Et elle poussait des soupirs.

« Mais, ma belle, lui dis-je un jour, impatienté, admettant qu'elles reviennent, elles seraient rajeunies, tandis que vous… »

Je n'achevai pas, par politesse, mais elle comprit et cessa de me harceler de ses plaintes.

Enfin arriva le Parfait Cuisinier. Eh bien ! je le préférai à elle, et de beaucoup. Lui, du moins, était utile : il possédait à fond l'art de charmer le goût ; mais il donnait sa science avec timidité, il ne prétendait pas être un Brillat-Savarin. Qui l'aurait pu croire ? une sorte d'intimité s'établit entre nous ; je lui enseignai quelques origines, celles du mot comestible et celle du mot gastronome (qui vient du grec).

Il m'enseigna quelques mets de cuisine… historique, usités en Grèce et à Rome.

Combien j'étais loin de mon orgueilleuse insolence ! J'étais devenu bon, mûr pour le bonheur peut-être, en tous cas digne d'être heureux !

20

Le bonheur m'arriva sous une forme que je n'attendais guère…

Un jour, au crépuscule, je regardais mélancoliquement les rares passants qui s'approchaient des étalages de livres. J'aperçus de loin, furetant et bouquinant, une grande jeune fille brune, de dix-huit à dix-neuf ans, à la démarche élégante, l'œil vif et spirituel ; son frère, robuste garçon, à la physionomie ouverte et gaie, presque du même âge qu'elle, était vêtu comme un homme, au chapeau près, qui restait une cape ronde au lieu du « haute forme » des hommes pour tout de bon ; à peine de moustaches sur ses lèvres souriantes. Un garçonnet d'une dizaine d'années les accompagnait.

Derrière les enfants marchait leur papa, un monsieur distingué, qui semblait bon et intelligent, la figure sérieuse, les cheveux à peine argentés… Je ressentis un grand coup au cœur… Je venais de reconnaitre M. d'Avor, et, sans nul doute, le jeune garçon et la jeune fille qui l'accompagnaient étaient Paul et Marie-Thérèse. J'avais tout de suite reconnu le papa (les papas changent moins que leurs enfants) ; mais, en regardant avec attention les deux jeunes gens, je vis que Paul et Marie-Thérèse n'étaient pas si transformés que je l'avais cru d'abord. Paul était resté le même bon garçon d'autrefois, avec quelque chose de plus ferme dans l'expression : l'empreinte d'études bien faites ; hélas ! faites sans moi (mais mises en train par moi). Quant à Marie-Thérèse, elle devait être instruite autant que bonne, doucement maternelle pour le petit frère Georges.

« Ils vont passer sans me voir, pensai-je. Que n'ai-je une parole capable de me faire entendre des hommes ! »

Il s'en fallait de bien peu qu'ils passassent sans me voir, en effet… Ma bonne étoile, sous le double caractère de mon ami, le Parfait Cuisinier, et de ma gentille ménagère Marie-Thérèse, me sauva de l'oubli. La jeune fille cherchait, paraît-il, une recette de gaufres « à la minute ».

« Tiens, dit son frère, un dictionnaire d'occasion… Oh ! c'est trop drôle !… Juste Quicherat revu par Merlin, comme mon vieux "dico", tu sais, Marie-Thérèse, celui que j'ai oublié au lycée, après avoir eu mon premier prix, beaucoup grâce à lui, le pauvre bouquin, ajouta le jeune homme, avec une nuance émue. Je ne sais pourquoi, continua-t-il, j'ai toujours cru que Cafardeau me l'avait « chipé ! ».

Àce nom de Cafardeau, lancé à toute volée par la bouche insouciante de mon Paul, un passant qui suivait l'autre trottoir, le long des maisons, leva la tête et lança un regard de côté à l'élégant et sympathique garçon qui venait de parler. Au regard, je reconnus Cafardeau, notre ennemi commun, misérable d'aspect et déjà vieux avec ses dix-huit ans. Son expression sournoise, son regard fuyant, disaient assez qu'il avait continué à faire le mal, et que le mal avait tourné contre lui… Quelques garçons de son âge, de mauvaise mine aussi, se joignirent à lui, et, avec eux, il s'enfonça dans une rue étroite ; il disparut dans la seconde maison, d'aspect noirâtre et humide… J'appris depuis que, renvoyé successivement de tous les lycées où on l'avait mis, il avait fini, à la suite de mauvais tours, par être chassé aussi de chez son oncle et tuteur, de la bonté duquel il avait indignement abusé.

Ce passant ténébreux n'avait pas attiré le regard de mes jeunes amis ; cependant Paul, tout à son souvenir du pauvre cher dictionnaire que j'étais, avait machinalement feuilleté mes pages.

« Oh ! regarde donc, Marie-Thérèse, c'est étonnant comme il ressemble à mon vieux livre… sauf que l'autre n'avait pas les bords roussis… Ah ! mais… ah ! mais, c'est lui !… Vois donc, sur le verbe Amo, un de ces dessins en couleurs dont les petites l'avaient orné, le seul que tu n'aies pas pu bien enlever… Puis là, plus loin, la tâche d'encre que j'avais étalée en forme de bateau à voiles, pour qu'elle eût l'air d'un ornement fait exprès ! »

Marie-Thérèse regarda à son tour.

« Oui, c'est bien lui, dit-elle ; je retrouve, à la fin, son chapitre sur les origines, un peu fatigué par moi… C'est drôle, pour un objet qui n'a pas conscience, comme il me donnait plus de mal au commencement qu'à la fin. Dans les premiers temps, ses feuilles m'échappaient toujours des doigts ; je ne pouvais le tenir ; on aurait dit qu'il y mettait de la mauvaise volonté…

— Sans doute qu'il n'aimait pas les filles, fit Paul en riant.

— Mais, après l'accident du concert Louis-le-Grand, quand je l'ai eu débarrassé du tatouage de Françoise et d'Alice, on aurait dit qu'il était reconnaissant ça allait tout seul.

— Qu'est-ce qu'il va devenir ? fit Paul, pensif.

— Passer de main en main, répondit le papa, puis, à la fin, éreinté, déchiré, finir sous le marteau pilon !

— Pauvre livre ! frissonnèrent les deux enfants.

— Si nous le rachetions, papa ? dirent-ils d'une commune voix.

— Il pourrait servir à Georges, qui commence le latin l'année prochaine, remarqua Marie-Thérèse.

— Oh ! non, fit Paul capable, il l'achèverait : Georges n'a aucun soin !

— Avec cela que tu en avais du soin, à mon âge, fit le petit piqué au vif ; toi qui as perdu ton dictionnaire !... Je pourrais tout aussi bien m'en servir que toi.

— Non, dit Paul, j'aime encore mieux te donner son remplaçant ; il ne m'a jamais rien dit : c'est un livre banal... Et ce sera mon vieux « dico » qui m'aidera à préparer ma licence es lettres !

« Puis après, plus tard, fit Paul d'un ton qu'il voulait rendre grave, je dirai à mes fils : "Avec ce dictionnaire-là, votre papa a été, pour la première fois, le premier de sa classe !"

— Vous causez, vous causez, dit M. d'Avor ; faut-il donc l'acheter, ce vieux héros ?

— Oh ! oui, certes, papa ! »

Le papa, touché, au fond, de la pitié délicate de ses enfants pour un vieux serviteur, demanda mon prix au bouquiniste. Hélas ! je ne valais plus que deux francs cinquante. Ce n'était pas payer trop cher un souvenir.

Marie-Thérèse acheta, par la même occasion, mon ami le Parfait Cuisinier, décidément passé maître dans l'art de faire des gaufres idéales.

La maman m'accueillit bien ; de me voir si changé lui fit peine, et, se souvenant des premiers succès de son Paul, elle applaudit à la touchante pensée qui avait guidé ses enfants.

J'appris alors que Paul était bachelier, que Marie-Thérèse avait doublé le cap du « brevet supérieur ». Quand, je dis que j'appris, je devinai plutôt… Elle rougissait si fort quand on lui parlait de ses succès !

Les petites sœurs ont grandi… Peut-être auront-elles bientôt besoin de moi pour le cours d'« Origines » du lycée Maintenon.

… À votre service, mesdemoiselles ! mais surtout à ton service, mon Paul ; puisses-tu me devoir de nouveaux triomphes !

Pauvre vieil oracle, on va donc encore te consulter !… Mais, revenu cette fois de ton orgueil d'antan, tu ne mépriseras aucun des ouvriers du progrès, si humbles soient-ils, et, vieillard indulgent, tu ne verras plus en toi qu'une des pierres de l'édifice, destinée à soutenir, non à écraser les autres.

Le porte-monnaie

Aujourd'hui 31 juillet, la distribution des prix au lycée de filles Jean Racine vient d'avoir lieu.

On voit sortir en foule les parents en toilettes de cérémonie, les fillettes parées de robes blanches ; presque toutes portent fièrement de beaux livres rouges aux tranches dorées, des livres de prix gagnés par leur travail.

Sur les visages de ces enfants se lit l'expression d'une joie sérieuse, la satisfaction d'un succès bien acquis.

Au milieu de ces familles heureuses, la foule des curieux, et, parmi les curieux, au premier rang, les mendiants et les rôdeurs

coudoient les blanches toilettes, harcèlent parents et enfants de leurs demandes y réitérées.

Une fillette, oh ! si jolie ! blonde aux grands yeux bleus, sort, compatissante, son petit porte-monnaie pour satisfaire aux appels d'un vieux mendiant.

Le sou donné, la fillette replonge son porte-monnaie dans les flots de mousseline, puis, s'abandonnant aux félicitations de sa mère, de ses sœurs, elle se laisse emmener sans regarder en arrière.

Or, le porte-monnaie n'a pas trouvé le fond de la poche, les flots de mousseline l'ont laissé dérouler sur le sol.

Un gamin mal vêtu, de treize à quatorze ans, qui, seul peut-être de ses pareils, regardait d'un air d'extase le défilé des jeunes lauréates, sort très à point de son extase pour mettre la main sur l'objet, auquel il fait sans difficulté trouver le chemin de sa poche… La foule des parents et des enfants s'est écoulée ; quelques garçons de mauvaise mine restent seuls sur la place.

« Chançard ! dit au gamin, un gars de son espèce qui l'a vu faire le coup.

— Partageons les "jaunets", mon vieux Bastien, fait un autre.

— Non, laissez-moi, répond Bastien ; tout à l'heure…

— Voyez-vous ce cafard-là, dit un quatrième, qui exhibe un mouchoir escamoté par lui, tandis qu'un cinquième ouvre la main pour laisser voir sa capture, un pauvre crayon argenté sans valeur. C'est toi qui as la veine, et tu ne veux pas partager, brigand !

— Vous ne savez pas, dit un autre, railleur, c'est qu'il veut le rendre…

— Mes compliments, mon cher ! Va le porter à la directrice du lycée. Demande-lui aussi si elle n'aurait pas une place de confiance à te donner.

— Si tu crois, reprend le plus âgé de la bande, que c'est le moyen de te faire recevoir de notre société !

— Tu n'est pas digne d'être un "franc-chipeur".

— Tu es un faux frère !

— Tiens ! — Tiens ! — Tiens !… »

Coups de pied et coups de poing pleuvaient sur le petit malheureux. Il n'avait qu'une main pour se défendre ; de l'autre, il fermait sa poche pour garder sa trouvaille.

Le concierge Hippolyte, un Alsacien, solide gaillard, était en train de refermer la grande porte :

« Que che fous y foie, maufais trôles, s'écria-t-il, à fous pattre ainsi ; je fous apprendrai à engomprer les apords du lycée ! »

Sa grosse voix, jointe à son air furieux et à ses grandes moustaches, eut un effet subit ; tous filèrent…

Bastien, possesseur incontesté de sa capture, s'éloigna aussi ; il pénétra dans le square voisin du lycée, par hasard désert en cet instant. Il s'assit sur un banc et tira de sa poche l'objet de tant de convoitises.

C'était un ravissant porte-monnaie portefeuille, tout en cuir bleu pâle incrusté de mignonnes fleurettes d'or et d'argent ; sa

beauté, son exquise fraîcheur, inspirèrent au petit vagabond je ne sais quel respect ; instinctivement il regarda ses mains, puis alla les laver à une fontaine voisine. Sûr de ne pas salir ainsi le précieux bijou, il l'ouvrit.

« 31 juillet 1889 : donné par ma bonne mère, » était écrit sur le premier feuillet ; dans la poche aux cartes, quelques toutes mignonnes cartes de visite : le nom de « Marie Rosel » y était imprimé. Dans la poche à l'argent, douze pièces de cinquante centimes toutes neuves (douze, autant que d'années sans doute), plus quelques sous neufs aussi ; sur une page blanche, la fillette avait écrit cette réflexion :

« Puisque je suis si heureuse aujourd'hui, que ne puis-je faire le bonheur de quelque malheureux, ramener au bien quelque enfant égaré ! »

Égaré ! — Ce mot frappa Bastien. — N'était-il pas, lui, un enfant égaré ? Des souvenirs d'une vie bien différente de celle qu'il menait alors lui remontaient parfois au cœur ; le mignon portemonnaie les évoquait ce matin-là malgré lui. Oui, il n'avait pas toujours été le petit chenapan d'aujourd'hui. Quelque chose de doux, de chaud, de tendre, avait passé sur lui quand il était tout petit… Il se revoit vêtu de beaux habits ; un peu plus tard, toute cette tendresse, tous ces soins, tout ce luxe a disparu sous le tablier noir des enfants des écoles dans une petite ville de province ; il apprend à lire, à écrire… Mais déjà plus de papa ni de maman… Il vivait alors avec deux vieux, le mari et la femme, durs et méchants ; un jour, ils l'avaient arraché à l'école et au bon instituteur et emmené à Paris ; ils y logeaient dans un taudis. Lui, il faisait leurs commissions, soignait leurs infirmités et recevait en échange du pain… moins qu'à sa faim, et des coups… à discré-

tion. Le reste du temps, il vagabondait dans le quartier avec des petits désœuvrés comme lui… Il avait déjà presque volé, deux ou trois fois ramassé des objets perdus, aidé d'autres objets à tomber des poches. Comme il semblait habile à ce jeu malhonnête, on voulait l'enrôler dans les « francs-chipeurs », une société de méchants petits garnements qui se glissaient partout pour faire des mauvais coups, surtout aux sorties des théâtres, aux mariages, et mettaient en commun ou tiraient au sort leurs « bonnes aubaines ».

Bastien n'était encore qu'aspirant, bientôt il serait tout à fait des leurs ; pour l'être, il fallait partager avec eux ses trouvailles.

« Eh bien, non, se dit-il, tant pis, ils ne l'auront pas ; c'est trop joli pour eux… Dans leurs mains, il serait tout sali… »

Et il ne se lassait pas de contempler la gracieuse petite épave. Du monde arrivait dans le square ; Bastien se leva et mit de nouveau le porte-monnaie dans sa poche, non sans l'avoir enveloppé d'une feuille de papier-réclame très propre, que tendait un camelot aux passants.

Allait-il rentrer ainsi chez les vieux avec qui il vivait ? Mais la mère Larue, la vieille, visitait ses poches tous les soirs ; sa trouvaille serait vite abîmée, souillée, profanée, vidée de son contenu.

Une petite voix semblait partir du porte-monnaie :

« Il faut me rendre, disait-elle.

— Oui, mais à qui ?

— Va me reporter au lycée.

— Ah ! bien oui, et le concierge ? Il chasse plus les gamins que les chiens, et puis… »

… Ici, Bastien cessa d'écouter la voix… Et les pièces de dix sous ? C'était bien tentant pour un pauvre gamin qui ne mangeait pas toujours à sa faim. Il hésitait à rendre le porte-monnaie, à garder l'argent… Mais la petite voix parla de nouveau :

« Rends tout ! » disait-elle.

N'hésitant plus alors, Bastien sonne à la porte et demande à être introduit.

« Que feux-tu, maufais trôle ! crie rudement le concierge à l'enfant en guenille.

— Rendre un objet perdu, monsieur, » répond, avec une certaine fierté d'honnête homme, l'enfant tout à l'heure encore si près d'être un coquin.

Àl'économat, étonnement de l'excellente dame à la vue d'un tel acte accompli par un tel être ; pourtant, charitablement, elle voulut l'encourager.

« C'est bien, ce que tu fais là, mon garçon… Tiens, mais c'est à Marie Rosel, une de nos meilleures élèves. Ton nom ?

— Bastien Marnier.

— Ton adresse ?

— Pourquoi, Madame ?

— Mais pour la récompense… En ferais-tu fi ?

— Oh ! non, Madame, pas de récompense pour ça ! Je lui dois trop, au petit porte-monnaie bleu. »

Et l'enfant, éclatant, confia toute son histoire à la dame économe, et son séjour près des vieux, et les « francs-chipeurs » (il ne dit pas leurs noms, pourtant), tout, jusqu'au petit porte-monnaie sauveur…

Deux personnes étaient entrées pendant qu'il parlait : une dame et une fillette, celle-ci portant encore ses livres de prix. C'étaient Marie Rosel et sa mère, à la recherche du porte-monnaie. La petite fille avait tressailli en apercevant le cher petit objet sur le bureau de l'économe, et déjà s'élançait pour le réclamer.

Sa mère la retint par la main. Quand elles eurent toutes deux écouté en silence et inaperçues l'histoire du pauvre petit :

« Eh bien ! maman, dit Marie, n'est-ce pas l'occasion que je rêvais de faire le bien, de sauver un enfant égaré ? »

Et, se tournant vers le petit malheureux :

« Merci de tout cœur, dit-elle avec effusion, je ne vous oublierai pas ! »

Et Marie tint parole. Le soir même, elle raconta l'aventure à son père, et le pria de s'intéresser au petit vagabond. M. Rosel hésita bien un peu, car les renseignements étaient plutôt médiocres, et quand un garçon a pris de mauvaises habitudes, il faut plus d'un jour pour l'en corriger complètement.

Mais tant d'infortune lui fit pitié ; il jugea que l'étude, mieux que tout autre travail, pourrait régénérer le petit vagabond.

L'enfant avait un commencement d'instruction ; il le confia donc à un instituteur dévoué. Bastien Marnier répara si bien le temps perdu, que, l'année suivante, M. Rosel put le faire entrer dans une école d'arts et métiers de province ; il s'y montre élève appliqué, ses maîtres sont contents de lui.

Les premiers temps furent durs pour l'ancien associé des « francs-chipeurs ». Mais contre les mouvements d'impatience et les tentations de paresse, Bastien avait un talisman infaillible : le petit porte-monnaie bleu à fleurs d'or, que Marie Rosel, par une délicate attention de petite fille, avait donné à son protégé, et qui jamais ne le quittait.

Et voilà comment ce bienheureux porte-monnaie, après avoir failli le jeter dans la voie du mal et du crime, fit de lui un honnête travailleur et — chose plus rare encore — un obligé reconnaissant.

La poupée fée

Cinq ou six fillettes sont réunies chez Marcelle Giraldet, un après-midi d'hiver ; on a joué au loto, au croquet, à cache-cache ; on a goûté et on a bu du thé ; il est cinq heures, et le jour baisse. En attendant que la première lampe allumée ramène un nouveau jeu, les fillettes s'assoient ; le feu seul éclaire le grand salon devenu obscur ; leurs poupées sont près d'elles ; on cause à demi-voix.

« Ah ! dit Marcelle, fillette à l'imagination vive, j'ai vu une drôle de chose aujourd'hui !

— Quoi donc ?

Ma poupée neuve, Pistachette, qui a, dans la rue, souri et envoyé un baiser à une vieille marchande d'oranges !

— Folle, va ! tu l'as rêvé !

— Il n'y a que Marcelle pour avoir des idées pareilles !

— Tu veux te moquer de nous.

— Mais non je vous assure.

— Marcelle n'a pas rêvé, mesdemoiselles, dit tout à coup une petite voix flûtée qui fit tressaillir toutes les fillettes ; et, si vous voulez, je vous conterai mon histoire.

— Bravo ! bravo ! l'histoire de la poupée ! » applaudissent en chœur les petites filles.

⁂

Pistachette toussa légèrement, se redressa sur son petit fauteuil de bambou doré et commença ainsi :

« Je ne suis pas une poupée, je suis une fée prisonnière »

« Moi, que vous voyez confondue parmi tant d'autres, sous les traits d'un bébé Jumeau aux grands yeux bleus, aux boucles blondes, à la robe vert-pistache qui me vaut mon nom, je ne suis pas une poupée comme une autre ; je suis fée, fée prisonnière, fée enchaînée, mais fée. Fillettes impatientes et colères, vous pourrez me casser (bien que M. Jumeau me prétende incassable), vous ne détruirez pas en moi la petite étincelle qui est ma personnalité de fée, et si vous me cassiez, je m'envolerais par la fenêtre, fût-elle

fermée, ou par la cheminée, y eût-il du feu, pour aller me loger dans le corps d'une autre poupée ; et cela jusqu'à… jusqu'à ce que je sois délivrée de mes chaînes, et rendue à la vie d'être supérieur pour laquelle je suis faite…

« Depuis tantôt soixante ans… moi qui suis toujours jeune, je voyage ainsi de poupée en poupée… et plus je vieillis, plus j'embellis, les poupées devenant de plus belles en plus belles… Je revois encore le jour mémorable où, dans le conseil des fées, la sentence fut prononcée contre moi.

⁂

J'étais, il faut l'avouer, pour une jeune fée encore ignorante, bien désobéissante aux ordres de mes supérieures. On résolut de me punir, de me forcer à obéir ; mais comment ? Là était le difficile ! La fée Archimada, présidente du conseil, avait bien proposé de faire de moi un soldat. Dame ! un soldat… il faut qu'il obéisse ; sans cela, la prison, les arrêts… la salle de police ! Mais un soldat fait la guerre, et les fées sont du parti de la paix… de la paix universelle. Son avis fut donc écarté. On avait pensé à la marine… mais je suis sujette au mal de mer ; … au travail des mines… mais les fées aiment trop le ciel bleu pour condamner l'une des leurs à la nuit noire… On avait songé au couvent… mais une fée dans un couvent, c'est comme un diable dans un bénitier ; … à la vie de collège… mais les collégiens obéissent bien peu… puis ils deviennent des hommes et n'obéissent plus du tout.

« Ces diverses situations étant rejetées, fée Générosa s'écria tout à coup :

« — Si nous faisions d'elle une poupée ?… Une poupée est bien le plus obéissant des serviteurs, vis-à-vis du plus exigeant des

maîtres, car les enfants ont mille caprices, et, pour lui faire le caractère, point ne serait de meilleure méthode. »

« Toutes les fées opinèrent… de leur couronne dorée.

⁂

« J'écoutais tremblante : l'idée devenir poupée ne me tentait guère… Il faut vous dire que, il y a tantôt soixante ans, les poupées n'étaient pas jolies. Or, la pensée de devenir un horrible poupard en carton, sans bras ni jambes, avec des joues plaquées de rouge et une tête passée au cirage, me paraissait à moi, jeune et jolie fée, un supplice plus cruel que celui du cardinal La Balue enfermé dans une cage de fer… Je me jetai donc aux pieds des fées, les suppliant de m'épargner… Peine perdue ! ma transformation en poupard fut votée à l'unanimité, et je pus voir, ô horreur ! pendant que j'avais, par une mauvaise habitude de jeune fée coquette, les yeux fixés sur le miroir, je pus voir ma métamorphose s'opérer sous les baguettes levées de cinquante fées qui composaient le conseil…

« Étais-je assez hideuse !… Aussitôt défigurée de la sorte, je me sentis enlevée dans les bras de fée Générosa, l'inventeur de mon supplice ; elle m'emporta à tire-d'aile hors du royaume des fées, arriva jusqu'en France, s'arrêta à la nuit tombante au-dessus d'une fête de village, me déposa sans bruit dans une pauvre boutique de jouets, ou plutôt dans une sorte de tir, au milieu d'autres produits d'une industrie grossière, et elle s'envola… me laissant seule et sans défense. Le lendemain était un dimanche ; beaucoup de monde vint à la fête ; la boutique, ou plutôt le tir dont je faisais partie, avait beaucoup de succès : c'était une espèce de billard anglais ; à tous les coups l'on gagnait, soit une

douzaine de macarons, soit un mirliton d'un sou, soit (et c'étaient les gros lots) d'affreux poupards comme moi. Une grosse petite blonde de quatre à cinq ans, fraîche et rose dans sa blouse d'indienne, ne me quittait pas des yeux et murmurait dans son patois :

« "— Oh ! le beau poupard !"

« Le père de l'enfant, un brave Auvergnat à l'air bonhomme, pour faire plaisir à sa gamine, se mit à tirer des coups au billard. Au bout de trois coups, il me gagna ; je lui revenais à six sous, c'était bien payé ; il me donna à l'enfant, qui battit des mains et m'emporta joyeusement à sa maison... Ma vie nouvelle était commencée !

« Le logis était pauvre, mais assez propre pour un logis d'Auvergnat ; quelques brins de paille furent ma couchette, un vieux chiffon bleu fut tout mon costume, mais j'étais aimée... aimée comme je ne l'ai jamais été depuis ! Ma petite maman me menait avec elle dans les sentiers verts, et si parfois elle ne quittait pour ramasser des cailloux ou courir après les papillons, bien vite elle revenait près de moi, me disant mille choses tendres. Tant d'affection me consolait un peu de ma triste vie... Et comme je ne souffrais pas, en somme, que ni coups de pied ni coups de poing n'étaient appliqués sur mon pauvre corps, j'aurais pu résider des années dans l'enveloppe du poupard sans le fil d'or de la mercière, M Tricot. Cette M Tricot aimait beaucoup ma petite maman Pierrette, qu'elle avait vue naître, et lui faisait sans cesse de petits cadeaux ; tantôt c'était une bobine vide, pour jouer à roule-roule sur le pas de la porte ; tantôt de beaux rubans de papier qui avaient servi à enrouler des rubans de soie.

« Ce jour-là, ce fut un fil d'or, brillant et superbe :

« "Tiens Pierrette, fais-en un collier à ton poupard", dit-elle.

« Ma petite maman, tout heureuse, m'affubla de cet ornement très voyant, puis elle ne coucha sur l'herbe bien douillettement et alla jouer avec ses amies.

« Margot la pie, oiseau voleur s'il en fut, avait aperçu mon collier d'or.

« Dès que Pierrette eut le dos tourné, Margot vint en sautillant jusqu'à moi et chercha, avec son bec, à m'enlever le précieux bijou. Elle eut beau secouer, mon collier tenait bon… Colère alors de la pie, qui, m'empoignant par le fil d'or, m'emporte dans son bec et s'envole. Pierrette revenait en cet instant vers moi (elle ne me laissait jamais longtemps seule, la chère petite !). Elle m'aperçoit dans les airs et jette des cris. Son père arrive, il met Margot en joue ; Margot, pour mieux se sauver, me lâche, et je tombe au milieu d'un petit ruisseau. Vous savez que j'étais en carton. Quand on me tira de là, j'étais toute amollie et comme fondue !… bonne à jeter, dirent les parents de Pierrette ! Pierrette pleura beaucoup, la chère mignonne, elle m'aimait tant ! Mais on lui promit un autre poupard plus gros que moi, et elle sécha ses larmes, tandis que moi, quittant mon enveloppe détrempée, je partis sans crier gare, Bernard-l'Ermite de l'espace, en quête d'une autre maison !

⁂

« Depuis, j'ai été l'âme de bien des poupées ; j'ai eu bien d'autres petites mamans, plus ou moins capricieuses ; j'ai été cassée bien des fois et j'ai beaucoup obéi.

« Dans mes berceaux dorés, sur mes oreillers de dentelle, j'ai moins bien dormi que sur ma première couchette de paille, et mes robes de soie brodées, en me faisant plus vaniteuse et plus coquette, ne m'ont pas rendue plus heureuse.

« Souvent je revois de belles dames, dont j'ai été en d'autres temps la fille plus ou moins chérie, et je n'en suis pas émue.

« C'est qu'aucune d'elles ne m'aima vraiment pour moi-même ; aux yeux de toutes, je ne fus qu'un jouet, préféré quand il était neuf, puis délaissé pour un plus nouveau ou plus brillant.

« Mais hier, j'ai revu ma petite Pierrette ; elle est vieille maintenant ; c'est une brave marchande d'oranges qui s'en va en criant par les rues : "La belle Valence ! la belle Valence !" et tout mon cœur s'est élancé vers elle ; aussi n'ai-je pu résister à lui envoyer, de mes mains articulées, le meilleur des baisers !

« Certes, elle n'a pu reconnaître, en l'élégante poupée que je suis, le grotesque poupard que j'étais… pourtant elle m'a souri ; je l'ai bien vu… Puisse un rayon de ma reconnaissance réchauffer son vieux cœur en lui rappelant sa joyeuse enfance. »

⁂

Si la poupée eut d'autres aventures, c'est ce qu'on ne peut savoir, la femme de chambre étant entrée en ce moment pour apporter les lampes. Marcelle se précipita sur sa poupée sui s'était tue : Pistachette avait repris son sourire immuable de poupée bien élevée, sans qu'aucune trace restât sur son visage des émotions qui venaient d'agiter la « poupée fée ».

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire_d%E2%80%99un_dictionnaire_latin. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.